



LES
ENFANTS DE LA BIBLE

PAR
NAPOLÉON ROUSSEL

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET C^o, ÉDITEURS
RUE DE RIVOLI, 174

—
1858

TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET COMP.

Paris. — Rue des Grès, 11. — 1858.

CAÏN.



Meurtre de Caïn.

Mes enfants , il y avait autrefois un jeune homme âgé de cent ans ! Je vous étonne peut-être ? mais je dois vous dire qu'il y a bien longtemps , bien longtemps de cela ! Alors un patriarche vivait neuf ou dix siècles ; donc quand il n'avait encore que cent ans , dixième partie de sa vie , c'était bien un homme jeune encore.

Le jeune homme dont je vous parle s'appelait Caïn ; son père s'appelait Adam , sa mère Ève . Et savez-vous qui était le père et la mère d'Adam et d'Ève ? — Dieu lui-même ! Avant

eux il n'y avait personne sur la terre. Ainsi quand Caïn naquit le troisième, il avait le tiers du monde pour sa part. Eh bien, malgré cela, il n'était pas content; il ne se souciait pas de partager, et sans doute il aurait voulu pour lui seul le monde entier!

Caïn était, hélas! comme son père qui, non plus, n'était jamais satisfait; en effet, avant la naissance de son fils, quand il était seul avec sa femme, Adam trouva que ce n'était pas non plus assez pour lui de toute la terre; il voulut s'emparer encore du ciel et devenir lui-même un dieu! Mais son Créateur le punit, comme bientôt vous le verrez punir Caïn.

Caïn, fils aîné d'Adam et Ève, fut aussi pour un temps leur fils unique. Or, vous savez que les enfants uniques sont souvent des enfants égoïstes. Comme leurs parents s'occupent toujours d'eux, ces petits êtres finissent par se croire des personnages importants et par regarder leurs père et mère comme leurs serviteurs; en sorte que plus on a de bonté pour eux, plus ils deviennent méchants. Tel fut Caïn. Habitué à être seul caressé, seul aimé, seul servi, il lui parut sans doute bien dur, quand

il eut un frère, de partager avec lui les caresses et les soins de ses parents. Il lui semblait que, venu le premier, il avait plus de droit qu'Abel, arrivé le second, et que prendre une place à ses côtés c'était usurper la sienne. Aussi Caïn fut-il jaloux du nouveau venu, et, loin d'aimer son frère, il le haïssait.

Quand on hait un homme, on lui trouve toujours mille défauts. S'il parle, on dit qu'il crie; s'il se tait on dit qu'il est morose; s'il marche, il est bruyant; s'il s'arrête c'est une bûche. Aux yeux de Caïn, Abel était méprisable pour être le plus jeune, coupable pour être aimé de ses parents et surtout injuste pour être le préféré de Dieu. Vous allez voir comment cette haine jalouse fut la cause de la mort d'Abel, et, ce qui est pire, la cause du crime de Caïn.

Depuis la faute d'Adam, Dieu l'avait condamné, lui et sa race, à travailler péniblement la terre pour en tirer sa subsistance. Caïn prit la profession de laboureur, et Abel celle de berger. L'un conduisait la charrue, l'autre ses troupeaux. Caïn se plaisait à être seul dans les champs avec une paire de bœufs aux longues

et terribles cornes; Abel aimait mieux être dans la nombreuse société de ses agneaux lui léchant la main. Lorsque, comme Caïn, on vit seul, on risque de devenir égoïste; quand, comme Abel, on vit en société surtout avec les faibles et les nécessiteux, on a l'occasion de devenir compatissant et généreux. Nous pouvons donc croire que Caïn cherchait à dominer, et qu'Abel se plaisait à rendre service. Caïn trouvait plus de son goût d'avoir un fouet à la main et d'en sangler ses bœufs pour les faire avancer; Abel préférait n'avoir qu'à soigner son troupeau paisible sous ses yeux, tout au plus à rappeler ses brebis éloignées.

Depuis quelque temps les deux frères menaient cette vie de laboureur et de berger, lorsque tous deux conçurent le même projet, bien que chacun pour un motif différent. Caïn se dit : Je me fatigue beaucoup à labourer cette terre dure et ingrate. Si Dieu voulait la rendre plus fertile, je n'aurais plus tant à travailler. Je veux lui demander des moissons plus abondantes, et, pour me le rendre favorable, je ferai bien de lui offrir en sacrifice une partie de mes récoltes. Alors Caïn bâtit un autel et plaça

dessus du blé et des fruits pour se concilier la faveur de Celui qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants.

De son côté Abel voulut aussi offrir des sacrifices à Dieu, mais dans une tout autre pensée. Ce n'était pas pour recevoir des biens, mais parce qu'il en avait reçu, non par intérêt, mais par reconnaissance. D'ailleurs que pouvait-il donner au Créateur de l'univers ? Tout ce qu'Abel possédait, ne l'avait-il pas reçu de Dieu ? Et moi, devait-il se dire, je n'ai jamais rien fait pour mon bienfaiteur ! Autant il est bon, autant je suis oublieux et ingrat ! Je veux du moins lui témoigner mon repentir, lui confesser que j'ai mérité la mort en lui présentant la mort d'une victime. Ainsi je ne rachèterai pas mes fautes passées, je ne mériterai pas une faveur pour mon avenir, mais je montrerai à Dieu combien je mets de confiance en sa bonté en comptant d'avance sur son pardon.

C'est ainsi qu'Abel, pour exprimer sa reconnaissance et son repentir, fut conduit à sacrifier à Dieu les premiers-nés de son troupeau, tandis que Caïn en vint à prétendre

acheter de plus grandes faveurs au prix de quelques fruits. Ainsi le premier, sentant sa dépendance, a recours à la grâce de Dieu, tandis que le second, content de lui-même, lui demande une récompense ; il pensait mériter en rendant une partie de ce qu'il a reçu et cela pour recevoir davantage ! Beau mérite en effet !

Savez-vous ce qu'il en advint ? Dieu ne regarda pas à leurs actes qui au fond étaient les mêmes, mais à leurs intentions qui étaient fort différentes. Il vit que Caïn était intéressé, envieux, et il repoussa son sacrifice. Il vit qu'Abel était humble, reconnaissant, et il accepta son oblation. Voilà comment Dieu, au lieu de s'arrêter aux mouvements de nos mains, vient observer jusqu'aux mouvements de nos cœurs ; car il nous arrive souvent de faire une bonne action, poussés par une mauvaise pensée ; de donner pour qu'on nous rende au double ; de braver un danger inutile pour obtenir une sottise admiration. C'est faire un bien qui n'est pas un bien ; c'est un bien qui est un mal et que Dieu punit au lieu de l'approuver. Cela me rappelle cet enfant recevant un sou de

la main de son père pour le poser dans celle d'un mendiant : il donne, mais donne pour être vu ; il donne au pauvre quelques centimes pour se donner à lui-même une satisfaction !

En refusant à Caïn d'accepter son offrande, Dieu voulait lui faire sentir son péché. Mais au lieu de s'en prendre à lui-même, Caïn s'en prit à son frère et à son Dieu ; loin de se demander pourquoi ses sacrifices étaient refusés il se dit : Pourquoi donc ceux d'Abel sont-ils reçus ? Préférence juste sans doute, mais enfin préférence qui augmenta la haine de Caïn. Il en était chaque jour plus irrité. La tristesse se peignait sur son visage ; la vue seule de son innocent rival le faisait souffrir.

Quand Dieu vit Caïn dans une aussi mauvaise disposition, il en eut pitié et résolut de lui faire comprendre que ses offrandes offertes dans un meilleur esprit lui seraient tout aussi agréables que celles de son frère.

Un jour donc que Caïn était plein de tristesse et de colère, Dieu lui dit : Caïn, pourquoi es-tu irrité ? et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu fais le bien, ne sera-t-il pas accepté ? Mais si

tu continues à méditer le mal , prends garde , la punition est à ta porte ! C'est le Malin qui te tente pour te faire pécher ; courage ! tu peux le vaincre et remporter la victoire sur ton mauvais cœur !

Ces paroles, au lieu d'adoucir Caïn, ne firent que l'irriter. Il alla trouver son frère et lui proposa une promenade dans les champs. Abel, sans défiance, y consentit. Il se dit que sans doute Caïn, malheureux dans sa jalousie, était revenu à de meilleurs sentiments, qu'il fallait se hâter d'y répondre par beaucoup d'humilité, d'autant plus que probablement lui-même avait provoqué cette jalousie. Il lui en demande pardon, lui raconte ses pensées secrètes et s'accuse de n'avoir pas toujours été assez bon envers lui. Ces aveux d'Abel semblent d'abord à Caïn des reproches indirects, et quand leur sincérité devient évidente, ils tombent sur sa conscience comme des remords : tout est un aliment pour le feu, la paille comme la poutre ; de même tout est un aliment pour la haine, les bons comme les mauvais procédés. Caïn, toujours plus irrité, garde un morne silence et emmène son frère toujours plus avant dans cette

profonde solitude. Quand il se croit à l'abri de tout regard (comme si le regard de Dieu n'em brassait pas toute son œuvre, l'univers!) Caïn s'arrête, puis se remet en marche; ensuite s'arrête encore; tout annonce en lui la plus vive agitation : son visage est enflammé, mais il baisse la tête pour le cacher; son œil brille, mais il ne jette que des regard obliques à son frère. Abel étonné lui demande s'il est souffrant. Il veut le calmer, le soutenir. Il s'approche, et cette douceur même, en faisant sentir à Caïn ses torts, augmente sa colère. Enfin le mauvais esprit l'emporte. Caïn relève la tête, lève le bras et frappe avec fureur son pauvre frère qui tombe baigné dans son sang!

Oh! comme dès lors tout changea d'aspect aux yeux du meurtrier! Quand ce cadavre fut étendu à ses pieds et que ce sang eut jailli sur sa tête; quand pour la première fois il vit un homme mort, et un mort que lui-même avait fait, sa colère s'apaisa dans son cœur, le remords en prit la place et il sentit une douleur bien autrement cuisante que la cuisante jalousie!

A ce moment il aurait encore pu se repentir

et confesser à Dieu sa faute pour en obtenir le pardon. Mais l'orgueil fut plus puissant que le remords, et Caïn, après les premiers regrets sur son crime, ne songea plus qu'à le cacher. Il fit disparaître le corps d'Abel et songea à s'éloigner lui-même. Il lui semblait que les arbres, les montagnes, témoins de son meurtre, allaient le lui reprocher, et qu'en fuyant le théâtre de sa mauvaise action il en fuirait le souvenir.

Il crut d'abord que parce que personne ne l'avait vu, personne ne saurait rien. Il s'efforça de se persuader que puisque Dieu ne l'avait pas puni à l'instant, il ne le punirait pas plus tard. La patience de Dieu lui semblait presque une approbation. Erreur ! ce crime que les arbres ni les montagnes ne lui rappelaient plus, sa conscience l'en faisait toujours ressouvenir ; toujours vivante, elle le suivait partout, lui pesait partout : c'était la dernière pensée du soir, la première du matin, et celle de tout le jour. Ce meurtre que Caïn croyait devoir rester ignoré du monde entier parce que personne n'en avait été témoin, a été raconté depuis six mille ans tous les jours, sur toute la terre ; en sorte que des millions et des millions d'hommes en ont

entendu parler. Et quel supplice ce dut être pour lui que de sentir durant de longues années le remords peser sur son sein ! Comme il payait cher le court et triste plaisir de la haine satisfaite. Le coup de massue qui n'a frappé la tempe d'Abel que pendant une seconde a retenti durant des siècles dans la conscience tourmentée de Caïn ! Mais surtout ce crime que le coupable croyait peut-être oublié de Dieu, fut par Dieu bientôt vengé.

Comme Caïn, après avoir caché le corps de son frère, retournait tout triste dans sa famille, il entendit tout à coup sur le sentier solitaire une voix lui crier : Caïn, Caïn, où est ton frère ? — Caïn, effrayé, comme tous les coupables, et orgueilleux, comme tous les méchants, répondit : « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère, moi ? »

Quelle bonté de Dieu de ne pas l'accuser, mais de lui donner l'occasion de s'accuser lui-même, afin de pouvoir encore lui pardonner ! Et quelle dureté de Caïn qui, au lieu de confesser son crime, l'aggrave par un mensonge et cette parole insolente : Suis-je le gardien de mon frère, moi ? Aussi, écoutez la réponse de

son juge au terme de sa patience : Malheureux ! qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère s'élève de la terre contre toi. Tu seras donc maudit ! maudit même de cette terre qui ne te donnera plus ses fruits comme autrefois. Tu seras fugitif et tu parcourras le monde comme un vagabond !

Caïn , insensible à la douleur de son frère , ne put accepter sa juste punition ; il répondit : Ma peine est plus grande que je ne la puis porter ! tu me chasses de cette terre , je serai errant dans le monde , et quiconque me rencontrant me reconnaîtra pour un assassin , voudra lui-même me tuer ! — Non , répondit l'Eternel ; si quelqu'un tue Caïn , il sera puni sept fois plus sévèrement que toi-même. Et dans son extrême bonté , Dieu mit sur lui une marque afin que personne ne le fît mourir. Il se réservait ainsi le soin de le juger , au lieu de le laisser tomber sous la justice des hommes , si sévères pour les autres , si indulgents pour eux-mêmes.

Savez-vous pourquoi Dieu voulut conserver encore la vie à Caïn malgré son crime ? C'est sans doute , comme nous l'avons vu tout le

long de cette histoire, afin que Caïn eût le temps de se repentir. Caïn, malheureux, vagabond, méprisé et malade, pouvait plus tard reconnaître son tort; le souvenir de son tendre frère pouvait se présenter à lui; or, quand on souffre on est bien plus prêt à revenir au bien. Voilà donc pourquoi Dieu voulut laisser à ce grand coupable, comme à tous les autres, le temps de revenir à lui pour lui pardonner et le sauver de la malédiction. Qu'arriva-t-il plus tard? Caïn fut-il converti? La Bible n'en dit rien, et j'avoue que ce silence n'est pas de bon augure. Toutefois, ne jugeons personne, pas même Caïn dont l'impénitence ou le repentir ne nous sont pas connus, et rappelons-nous que Dieu nous mesurera nous-mêmes de la mesure dont nous nous serons servis pour les autres!

Mais que devint Abel après avoir été frappé à mort par son frère? Pensez-vous que le Dieu qui conserva la vie à Caïn coupable, ne la conserva pas mieux encore pour Abel innocent? Est-il possible de croire que Dieu permette à l'homme de détruire son œuvre sans qu'il puisse, lui Créateur, la rétablir? S'il en était

ainsi, Dieu se serait donné un maître dans l'homme ! Il aurait livré la justice à la passion du plus fort, et finalement il aurait préparé le triomphe du violent et la ruine du pacifique. Non, impossible ! Il faut, oui, il faut que Dieu rétablisse l'ordre dans un autre monde, puisque nous le troublons dans celui-ci ! Il faut dès lors que l'homme continue à vivre alors qu'il nous semble mourir.

Dieu continua donc la vie d'Abel dans un monde meilleur, où il n'y a plus de Caïn à craindre, plus de champs à labourer, de troupeaux à garder, mais où Abel, à l'abri de tout mal, put jouir en paix au milieu des anges ses semblables. Confiant en Dieu sur la terre, il reçut de Dieu selon sa confiance dans le ciel. Il fut juste ici-bas, il est heureux là-haut ; sa foi vous parle encore, mes enfants, et vous dit : Voulez-vous être Abel qui est avec Dieu ? Ayez sa foi et sa justice, et vous irez le rejoindre un jour, bientôt, car s'il est loin de vous en arrière, Abel n'est pas loin de vous en avant : il y a soixante siècles qu'il est mort, dans moins de soixante ans vous pouvez le voir vivant.

ISMAËL.



Ismaël au désert.

Mes amis, vous avez oui dire souvent : « Autre temps, autres mœurs. » Vous avez également entendu ce proverbe : « Chaque pays a ses modes. » Tout cela est parfaitement vrai ; il ne faut donc pas vous étonner si vous voyez les mœurs et les modes changer avec les siècles et les lieux. Par exemple, vous seriez bien surpris, bien fâchés, si votre père avait deux femmes, et vous auriez raison ; mais il ne faut plus être surpris d'une double

union, lorsqu'on vous parle du temps des patriarches. Ce n'était pas mieux alors qu'aujourd'hui. Dieu ne l'approuvait pas plus chez les Hébreux que chez nous, si la loi de Moïse l'a toléré, à cause de la dureté de leurs cœurs. D'ailleurs, je le répète, c'étaient les mœurs du temps et la mode du pays. Aujourd'hui, grâce à l'Évangile, votre mère n'a point de rivale, et vous n'avez point de sœurs ou de frères jaloux, bonheur dont ne jouissaient pas même les enfants d'Abraham, comme vous allez en juger dans l'histoire d'Ismaël, son fils aîné.

Sara, femme d'Abraham, attristée de n'avoir point d'enfant, eut l'idée de donner sa servante pour épouse à son mari, se disant que les fils qui pourraient naître d'Agar seraient les siens. Cette bizarre pensée porta de tristes fruits; car dès que la servante eut un fils, elle se moqua de sa maîtresse qui n'en avait point. N'est-il pas ridicule, dut-elle se dire, que cette femme soit fière de l'enfant qui m'appartient, comme elle est vaine du vêtement que j'ai cousu? Aussi payera-t-elle sa sottise vanité, car c'est mon fils et non le sien

qui sera l'héritier de la maison ; de servante que j'étais, me voilà maîtresse jusqu'à ce qu'une vieille de cent ans puisse avoir des enfants ! D'ailleurs, en eût-elle à l'avenir, mon fils n'en sera pas moins l'aîné, donc l'héritier.

Ismaël suça cet esprit moqueur avec le lait de sa mère ; car si les enfants contractent facilement les vices de constitution de leurs parents, ils prennent plus facilement encore leurs défauts de caractère, tandis que les meilleurs exemples ne sont pas toujours suivis. Les petits, hélas ! comme les grands, sont prompts à imiter le mal, lents à imiter le bien. Dans le mal, on voit que les hommes descendent une pente ; ils y courent sans fatigue. Dans le bien on sent qu'ils la remontent, ils sont tout de suite fatigués ! tant il est vrai que nos penchants naturels sont mauvais ! Aussi quand plus tard Sara eut un enfant, Ismaël se moqua du fils, comme Agar s'était moquée de la mère ; c'est ce que je vais vous conter.

Isaac, fils de Sara et d'Abraham, venait d'être sevré. Pour célébrer ce jour, sa mère fit un grand festin, et, soit à cette occasion, soit dans toute autre, Ismaël, déçu dans ses

espérances de fortune, lança contre son jeune frère mille railleries. Oh ! le bel héritier d'un monde, devait-il dire, qu'un nourrisson qui tette encore ! Voilà dans un maillot celui qui doit conduire un peuple ! il ne peut pas marcher ! Il va commander à son armée, lui qui peut à peine bégayer. Voyons, Isaac, toi dont les pâturages renferment des moutons par milliers, sais-tu compter jusqu'à trois ? Prends mon arc, mes flèches et mon carquois ! Mais quoi ! ce poids seul t'écrase, et tu voudrais me commander !

C'est par de telles railleries sans doute qu'Ismaël persécutait son frère, car il est dit en même temps qu'il s'en moquait et le persécutait, ce qui revient à dire que ses moqueries recommençaient tous les jours ; et le mot de persécution n'est pas trop fort, car si la moquerie est toujours coupable, elle est de plus odieuse envers les faibles. De qui se moquait cet adolescent ? D'un enfant qu'on vient de sevrer. Beau mérite que d'être plus grand, plus agile à quinze ans qu'à quinze mois ! Et quel sujet pouvait-il avoir de le railler ? Serait-ce de ce qu'il était plus jeune ? Mais Ismaël

s'était donc créé lui-même pour s'enorgueillir d'être né le premier ? S'il était impossible de renverser l'ordre des âges, n'était-il pas facile à Dieu de renverser le droit d'aînesse que lui-même avait établi ? C'est précisément ce qui arriva, et les moqueries d'Ismaël retombèrent sur lui-même et firent son malheur. Un étranger aurait pu lui dire : Tu te moques de ton frère, donc tu te moques de toi-même. Et Dieu fit plus que de lui reprocher ses torts par des paroles, il les lui fit sentir par de sévères châtimens.

Sara, irritée qu'Ismaël se moquât de son fils comme la servante s'était moquée de la maîtresse, s'en plaignit à Abraham. « Chasse, lui dit-elle, cette esclave et son enfant ! » Et ce conseil, autorisé par Dieu, qui avait ses vues sur Ismaël, fut suivi par le père. Agar et son fils, déshérités, durent donc partir.

Oh ! comme maintenant tous deux regrettent d'avoir cédé à l'indigne plaisir de la raillerie ! Plus d'époux pour Agar ! plus de père pour Ismaël ! plus de troupeaux, de champs, d'abri pour l'enfant ni la mère ! Honteusement chassés, ils n'ont devant eux que le désert ; en

perspective que la honte, la pauvreté, la souffrance et la mort.

On pourrait être surpris de la facilité avec laquelle Abraham renvoie Agar et son enfant ; mais il faut se rappeler que Dieu vient de lui faire la promesse d'en prendre soin. Dès lors comment s'étonner qu'Abraham, le père des croyants, se soit confié au Seigneur ? La protection de Dieu ne valait-elle pas mieux pour Agar que toutes les richesses du patriarche ? Sans doute ; le père des croyants le savait, et, bien qu'à regret, il laissa partir la mère et l'enfant.

Pour adoucir l'amertume d'un tel abandon, et pour rendre cette séparation moins pénible, Abraham se lève de grand matin, avant que Sara, Isaac ou ses serviteurs aient quitté leurs tentes. Il veut faire lui-même les préparatifs du départ et choisir les provisions du voyage. Pauvre père, qui accompagne son fils Ismaël sur les bords du désert où il peut mourir de faim, comme plus tard il conduira son fils Isaac sur la montagne pour y être égorgé ! Agar et Ismaël sont prêts à partir ; Abraham fait quelques pas avec eux, il

avance encore, il a peine à les quitter. Agé de plus de cent ans, il retrouve des forces pour marcher. Agar n'ose se plaindre, elle garde le silence ; son cœur est gros de soupirs, ses yeux pleins de larmes ; elle se contient devant Abraham, pour n'éclater que dans les solitudes de Beersébah.

Et maintenant qu'elle est seule, où aller ? Elle ne le sait ; elle erre à l'aventure pendant plusieurs jours. Bientôt la fatigue ralentit sa marche, le sable brûle ses pieds, le soleil darde sur sa tête, et les précieuses provisions commencent à baisser.

L'enfant, qui ne sait où il va et qui suit sa mère, ignorant de son malheur, se plaint de ses souffrances et demande sans doute à rentrer sous sa tente. Mais comment avoir le courage de lui dire : Tu n'as plus de demeure, tu n'as plus de père, ta fortune entière est dans ce morceau de pain et ces quelques gouttes d'eau ! Impossible au cœur d'une mère de déchirer ainsi le cœur de son enfant déjà tourmenté par la soif et la faim. Bientôt Ismaël n'a plus même la force de marcher : il pâlit, se traîne, et il est près de succomber.

Vous représentez-vous bien la position de sa pauvre mère ? Voir mourir son fils sans pouvoir lui donner le moindre secours. Elle se demande où trouver quelque subsistance, mais un simple coup d'œil jeté autour d'elle lui dit qu'il n'y en a nulle part. Dans le désert, pas de fleuve, pas de ruisseau, pas de champs, pas de fruits ; tout ce qu'elle rencontre, c'est un faible arbrisseau. A son ombre du moins le soleil est moins ardent ; elle y laisse son fils évanoui, et plutôt que de rester là pour le voir expirer, elle s'éloigne de la portée d'une flèche et s'assoit pour pleurer.

Oh ! comment vous dépeindre sa douleur ? comment vous dire seulement les cuisantes douleurs de la soif qui dévore, elle et son enfant ? Leur langue s'épaissit, le gosier s'enflamme, l'irritation descend jusque dans la poitrine. Ils veulent du moins humer l'air, mais l'air embrasé du désert brûle leur palais ; ce n'est pas un souffle rafraîchissant, c'est du feu qu'ils respirent. Ils veulent exprimer quelque humidité des feuilles de l'arbrisseau, mais ces feuilles desséchées ajoutent l'amertume à la chaleur. Pas un nuage au ciel, dans un pays où

six mois s'écoulaient sans pluie ! pas une goutte d'eau, dans une contrée où la plus faible source est soigneusement cachée par les bergers nomades qui veulent s'en réserver l'usage pour leur retour. Plus de ressource, plus d'espoir ! Il ne reste à la mère et à l'enfant qu'à pleurer et mourir ! Les cris d'Agar retentissent au loin, ils montent jusqu'aux cieux, et le Dieu qui avait envoyé le commencement de l'épreuve, en prépara la fin. N'avait-il pas promis à Abraham de prendre soin de l'enfant et de la mère ? N'avait-il pas promis à Agar de faire de son fils le père d'un grand peuple, et Dieu peut-il manquer à sa promesse ?

Non, c'est nous qui manquons de confiance pour en attendre l'accomplissement.

Le Seigneur indiqua donc à Agar un puits qu'elle n'avait pas aperçu, et pour cela lui ouvrit les yeux.

Quelle joie et quel étonnement ! Comment ne l'ai-je pas découvert ? Comment ai-je pu passer à côté sans le voir ? Oh ! aveugle que je suis !

Tout en raisonnant ainsi, la pauvre femme court à la bienheureuse source, y puise l'eau

dont le contact seul la ranime, et s'oubliant elle-même, elle porte la cruche débordante à son enfant.

Après tant de douleurs, que de joie ! quel bonheur pour elle de voir renaître ce fils près d'expirer, de rafraîchir sa tête et de le voir ouvrir les yeux ; de mouiller ses lèvres et de l'entendre comme ressuscité, dire d'une voix faible encore : « Ma mère ! » de verser d'abord lentement, avec précaution, l'onde vivifiante dans sa bouche, de remarquer la vie revenir peu à peu dans ses membres, et l'enfant se relever pour tomber dans les bras de sa mère, qu'il croyait avoir perdue !

La santé lui revint avec un peu de nourriture ; mais, hélas ! avec la santé le caractère revint aussi. Nous sommes tous ainsi ; malades nous devenons sages et pleins de bonnes résolutions d'abandonner notre ancienne conduite ; avec la convalescence nous arrivent nos anciens désirs et dès que nous nous portons bien nous redevons aussi méchants que par le passé. Ismaël, jadis moqueur et altier, resta altier et moqueur. Il choisit une profession en rapport avec ses goûts, il se fit tireur d'arc,

c'est-à-dire chasseur. Bondir dans le désert, poursuivre le lion, le percer d'un dard, le dépouiller de sa peau pour s'en couvrir, telles furent ses occupations et ses plaisirs. Sa mère lui fit épouser une femme de sa propre nation, une Egyptienne, et il passa sa vie à parcourir les déserts.

Mais où donc, me direz-vous à cette heure, où donc est la grande nation qui devait naître d'Ismaël, selon la promesse de Dieu? Mes enfants, cette nation naquit, se multiplia et elle vit encore de nos jours : ce sont les Arabes d'Afrique et d'Asie, et vous en avez vu plus d'un vous-mêmes venir d'Algérie en France sous le burnous du Bédouin. Les descendants d'Ismaël sont restés les dignes fils de leur père, courant les déserts sur leurs chevaux rapides comme le vent, pillant les caravanes de voyageurs, se battant contre les tribus voisines, n'ayant pour fortune qu'une carabine et un cheval, comme Ismaël n'avait qu'une cruche d'eau et un peu de pain. Insoucians de l'avenir, heureux de leur liberté, ennemis de toutes les nations, et cependant humains et fidèles envers ceux qui se confient

à leur générosité; enfin, caractère bizarre, contradictoire, où l'on retrouve l'hospitalité d'Abraham et la sauvagerie d'Agar, type, comme celui des Juifs, invariable depuis trois mille ans!

N'est-il pas vrai, mes amis, que cette vie aventureuse sur un coursier arabe, dans le libre désert, a quelque chose qui ne vous déplaît pas? et que déjà vous vous êtes mis, en imagination, à cheval, un fusil à la main, courant au grand galop, le burnous flottant?

Oui, c'est bien amusant... dans un livre; mais transportez-vous dans la réalité, rappelez-vous ce sable brûlant, ce soleil de feu, cette soif ardente et ces coups de fusil qu'on reçoit aussi bien qu'on les rend; rappelez-vous tout cela et peut-être alors reviendrez-vous sans regret au milieu de cette société que nous a faite la postérité d'Abraham; peut-être alors reprendrez-vous avec plaisir cette vie paisible, aimante, pourvue de toutes les satisfactions pour le corps et pour l'âme, dont vous jouissez maintenant.

Au reste, si vous n'en êtes pas satisfaits, partez pour l'Algérie; allez passer un mois

dans le grand désert du Sahara, et je vous attends au retour pour me dire : Je reviens d'où je suis parti, heureux de retrouver les trésors de l'Évangile et les bienfaits de sa civilisation ! Heureux de retrouver mon école pour m'instruire, mon foyer pour me recevoir, mon père pour me nourrir, ma mère pour m'aimer !

MOÏSE.



Lapidation d'un fils rebelle.

Mes amis, je viens vous raconter l'histoire de l'homme le plus célèbre dans le monde, de Moïse, et vous parler de la contrée la plus illustre sur la terre, de l'Égypte. Moïse est mort depuis longtemps, mais l'Égypte existe toujours et se trouve plus près de nous que vous ne le pensez peut-être. L'Égypte touche à la Méditerranée et la Méditerranée touche à la

France, en sorte qu'en trois jours on peut aller de notre patrie dans celle de Moïse.

C'est un pays bien remarquable que cette Egypte, surtout dans le voisinage du Nil dont je vais vous parler. Représentez-vous une vallée longue, étroite, profonde, resserrée entre deux collines. Au centre de la vallée, sur toute sa longueur, est un fleuve majestueux d'une lieue de largeur ! Sur ses bords, des ruines de temples vastes comme des villes ; plus loin, des pyramides colossales, et enfin, au delà, un immense désert dont les sables, soulevés par les vents, viennent s'arrêter contre une ligne de collines protégeant ainsi, comme une digue, une admirable végétation. Et, chose bien plus admirable, cette végétation qui demande la fraîcheur, en particulier ces beaux champs de riz qui doivent être couverts d'eau, ne reçoivent ni une goutte de pluie du ciel, ni le moindre ruisseau de la montagne. Le fleuve lui-même, plus bas que les champs, ne peut les arroser. Comment donc trouver l'eau nécessaire pour mûrir ces moissons ? Oh ! ne vous inquiétez pas : celui qui a eu la prévoyance de placer là cette longue digue contre les flots de sable

pour en préserver les terres fertiles , aura bien pris ses mesures pour arroser ces terres altérées. En effet, il fait pleuvoir à l'autre bout de l'Afrique sur des montagnes au sommet desquelles se trouvent des réservoirs si convenablement situés, qu'on a cru jadis qu'ils avaient été creusés par les mains de l'homme. Ces bassins éloignés reçoivent des pluies lointaines, et comme en même temps Dieu a pris soin de faire pleuvoir avant l'époque propice aux arrosages, les eaux arrivent en Égypte juste au moment où l'agriculteur en a besoin. Leur retour annuel est régulier, tellement régulier qu'un jardinier avec ses arrosoirs ne les apporterait pas plus à propos. Combien de jardiniers il faudrait pour verser l'eau d'un fleuve large d'une lieue et long de huit cents ! Le genre humain entier n'y suffirait pas. Eh bien, ce que le monde entier ne saurait faire, le Créateur l'a fait par une simple inondation.

Oui, mes enfants, il faut que vous le sachiez, une inondation qui nous donne de la tristesse en France, fait la joie et la richesse des Égyptiens. Lorsque à l'époque fixe du solstice

d'été le peuple et ses chefs réunis viennent solennellement couper la digue pour donner passage aux eaux, la musique retentit, le canon tonne, la foule pousse des cris de joie et les flots se précipitent sur cette terre altérée, bientôt transformée et couverte de moissons.

Mais, chose plus remarquable encore, le fleuve qui apporte à la terre d'Égypte les flots pour la désaltérer, lui porte aussi un abondant limon qui lui sert de nourriture. Oh ! que nos agriculteurs s'estimeraient heureux de recevoir en don des arrosoirs qui non-seulement verseraient l'eau d'eux-mêmes, mais qui encore verseraient une eau charriant des engrais !

Aussi le pays se couvre-t-il chaque année des richesses les plus variées et les plus abondantes : riz, coton, sucre, oranges, dattes, grenades et tant d'autres produits trop nombreux pour les énumérer. Non content de donner de l'eau, des fruits, des légumes et du pain, le Nil fournit encore la chair de ses poissons ; en sorte qu'à lui seul il travaille, désaltère et nourrit le terrain et ses habitants. Il semble qu'il ne pouvait faire plus, et cepen-

dant c'est au Nil encore qu'on doit le sol lui-même qui forme ses rivages. Où jadis se trouvait un roc nu, le fleuve a déposé une terre végétale et un limon fécondant.

Voilà ce que fait le Nil, mes enfants. Mais ce Nil qui l'a fait ? Je vous le laisse à deviner.

Parmi les habitants du Nil, il en est un qui mérite surtout d'être nommé ; c'est le crocodile, animal vivant sur la terre et dans l'eau. Il est si grand, qu'il n'entrerait pas dans une salle à moins que cette salle n'eût quarante pieds de longueur ! Sa tête est grosse à proportion de son corps, et sa gueule large à proportion de sa tête. Un homme y entre tout entier sans toucher les bords ! Il l'avale tout d'un trait ! Combien plus aisément il avalerait un enfant ! Il l'engloutirait d'une bouchée, même avec son berceau.

Ces terribles hôtes du Nil et de ses rivages passent le jour dans le fleuve, et la nuit sur la terre. On les voit vers le soir, la tête hors de l'eau, la gueule ouverte, prenant le grand air. Ils restent alors immobiles, les mâchoires écartées comme les deux lames tranchantes d'une paire de tenailles ouvertes. Seulement ces te-

nailles vivantes ont quarante pieds de longueur !

Un beau matin, à l'heure où ces dominateurs du Nil rentraient à travers les roseaux dans leur fraîche habitation de jour, la profonde rivière, arrive sur la plage une grande princesse sortie d'un palais voisin. Elle venait se baigner dans le fleuve ; ses servantes se promenaient sur le rivage, lorsqu'une d'elles aperçoit à travers les roseaux un petit coffret poussé par la brise. Que pouvait-il contenir ? Les femmes s'approchent, regardent, écoutent et entendent un cri étouffé sortir de la boîte mystérieuse. Etonnées, elles avancent, au risque de rencontrer le terrible amphibie qui pourrait avaler la curieuse et l'objet de sa curiosité. La plus hardie s'approche avec précaution, tend la main et saisit le petit navire, qu'elle emporte et dépose aux pieds de la fille de Pharaon. Tous les cœurs palpitent et plus d'une main tremble au moment de découvrir la corbeille, ignorant ce qu'il peut sortir. Enfin, la fille du roi entend un gémissement ; elle arrache le couvercle et voit, ô surprise ! un petit enfant qui pleure ! Elle fut touchée

de compassion ; elle le prit dans ses bras, le porta sur son sein, et déclara qu'elle l'adoptait pour son enfant.



Moïse tiré des eaux.

Au même instant, une femme, inconnue à la princesse, se présente... Mais, pour mieux comprendre cette histoire, reprenons-la d'un peu plus haut.

Vous le savez, Joseph avait fait venir sa famille en Egypte et, dans l'espace de quelques siècles, les Israélites s'étaient tellement multipliés, que le roi de l'époque dont nous parlons craignit quelque révolte de la part de ce peuple étranger. Pour en diminuer les forces, il ordonna donc de mettre à mort tous les en-

fants mâles qui naîtraient aux Hébreux. Comprenez-vous quelle dut être la douleur des mères israélites à la naissance de leurs garçons ? Que dirait la vôtre si l'on venait vous tuer, vous, son enfant ? Aussi ces femmes firent-elles tous les efforts imaginables pour soustraire leurs fils à cet ordre cruel. Une d'elles, de la tribu de Lévi, conçut le projet de garder bien caché le joli petit être que Dieu venait de lui donner. Que de précautions elle dut prendre, que d'inquiétudes elle dut avoir, que de larmes elle dut verser ! Un seul cri entendu, un seul vêtement trouvé, un seul mot d'indiscrétion, un rien pouvait trahir le secret. D'un autre côté, la mère est épouse ; elle veut conserver son fils, mais aussi son mari. L'enfant découvert, il meurt et son père avec lui ! L'enfant livré par sa mère, le père est sauvé ; mais l'enfant est perdu. Et d'ailleurs, quelle mère donnera son enfant pour le faire mourir ?

Pauvre femme ! elle ne peut accepter ni l'une ni l'autre de ces tristes perspectives, et s'arrête enfin à un projet qui lui paraît pouvoir sauver et le père et l'enfant ; elle se dit :

Pharaon est plus puissant que moi, mais Dieu est plus puissant que Pharaon; plaçons donc mon fils sous la protection du plus fort et livrons-le, non pas à ses bourreaux, mais à son Créateur. Heureuse de cette idée, elle fait une corbeille de joncs, l'enduit de bitume de toutes parts, et, plaçant son fils dans ce berceau qui peut devenir sa tombe, elle donne le tout à la sœur aînée de la petite créature pour le confier sur les bords du fleuve, à la garde de la Providence. Cruelle séparation! Son enfant sort pour ne plus rentrer; peut-être il va mourir, et c'est sa mère qui l'envoie à la mort! mais elle se rappelle Abraham offrant son fils en sacrifice, et la confiance lui revient. Elle prie, car elle sait que la prière soulève les montagnes, et ressuscite les morts!

Sa fille aînée avait donc pris le précieux coffret et était venue de bonne heure le matin le placer sur les bords du Nil. Mais où le mettre? au milieu des flots? Il peut être avalé par un crocodile! Sur le rivage? l'enfant peut être tué par les Egyptiens. N'ayant pas plus de confiance à l'homme qu'à la bête, la jeune fille cherche à échapper à tous deux.

Elle place le berceau-navire entre le fleuve et le rivage au milieu des roseaux. Un roseau, quelle fragile protection ! Mais au moins un roseau n'est pas méchant et ne lutte pas contre les plans de Dieu. Elle le pose donc là avec précaution, l'arrange de son mieux, comme on arrange un enfant dans son lit ; puis elle s'éloigne un peu, ensuite elle revient pour le voir encore... mais enfin, entendant venir les baigneuses, elle se cache et regarde de plus loin. A cette heure, elle ne peut plus rien faire, elle sent sa faiblesse ; aussi prie-t-elle Celui qui tira Joseph de la fosse et de la prison.

C'est alors précisément qu'arrive la fille de Pharaon ! Qui sait si la princesse n'aura pas pitié de l'enfant ?

Mes amis, vous connaissez la suite de l'histoire et vous comprenez que l'inconnue qui s'approchait de la fille du roi quand celle-ci eut adopté l'enfant, était la sœur du nouveau-né.

Voilà donc le pauvre petit être sauvé du milieu des eaux, c'est pourquoi la princesse l'appela *Moïse*. Mais ce n'était pas assez d'avoir conservé Moïse ; il restait encore à le ren-

voyer à sa mère; or Dieu ne fait pas les choses à moitié; il venait de donner à l'enfant la fortune d'un roi, il veut lui rendre maintenant le cœur et les soins de ses parents. Sa sœur vint donc offrir à la fille de Pharaon une nourrice, et cette nourrice acceptée était la meilleure, c'était la mère de l'enfant. Je suis bien sûr que si Moïse avait pleuré en voyant une étrangère, fille d'un roi, il dut sourire en retrouvant sa mère, femme d'un esclave. — Et cette pauvre mère, quelle ne dut pas être sa joie! elle put dire comme le père de l'enfant prodigue : Mon fils était mort, il est ressuscité.

Quand Moïse fut en âge de se passer de sa nourrice, il fut conduit à la cour de Pharaon; nouvelle séparation d'avec ses parents, mais séparation à laquelle cette fois ils consentirent avec bonheur, car il ne s'agit plus d'être exposé sur un fleuve, mais d'aller vivre dans un palais. Là Moïse fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens.

Peut-être, mes amis, êtes-vous étonnés de m'entendre parler des sciences de l'Egypte dans un temps si reculé, et vous vous figurez

sans doute que les anciens étaient bien moins habiles que les modernes. Erreur, mes enfants ; les Egyptiens de jadis en savaient cent fois plus que les Egyptiens d'aujourd'hui, en tous cas cent fois plus que vous et que moi. Voulez-vous savoir, par exemple, ce qu'on put enseigner au jeune Moïse ? Retournons dans cette admirable vallée du Nil, et sans quitter notre place, parcourons les restes magnifiques qu'y ont laissés les Egyptiens. Je ne vous montrerai que les merveilles les plus merveilleuses !

D'abord, voyez semées de toutes parts ces pyramides dont la base est aussi large qu'un de nos villages, dont le sommet semble percer le ciel ; si bien qu'un homme placé là-haut paraît de la grosseur d'un oiseau sur un clocher ! La forme en est à peu près celle de ces monceaux de sable que vous faites sur la terre, avec cette différence que ces pyramides, bien plus solides que vos constructions de sable, durent depuis plus de quatre mille ans ! Ces masses sont tellement énormes que nos plus grands génies ne peuvent pas comprendre aujourd'hui comment les pierres qui les forment

y ont été montées! Vous voyez que Moïse put acquérir la science des architectes et des ingénieurs.

Maintenant pénétrons à l'intérieur de ces vastes monuments, les plus vieux du monde; nous trouverons, en suivant des corridors et des escaliers, une salle voûtée; dans cette salle des sépulcres; dans ces sépulcres des momies. Ces espèces de bières où l'on déposait les morts sont en faïence; les dessins qui les recouvrent sont peints avec des couleurs si vives et si fraîches que nos coloristes ne peuvent pas en faire aujourd'hui d'aussi bonnes et d'aussi solides. Moïse put donc étudier l'art du coloris et de la peinture.

Ouvrons le cercueil, nous y trouverons des bandelettes aussi fines qu'on peut en faire de nos jours, à Rouen ou à Lyon, des corps assez bien conservés pour qu'on puisse croire qu'à cette époque on embaumait à Memphis tout aussi bien qu'aujourd'hui à Paris. Il est donc probable que Moïse apprit alors quelque peu de médecine et la chimie.

Mais sortons de cette tombe d'un roi plus vaste que le cimetière d'un peuple; venez sur

les bords du Nil et voyez ces obélisques dont un seul transporté en France fait un des plus curieux ornements de Paris ; ces bassins larges et profonds comme un lac, si bien qu'on doute d'abord si c'est l'homme ou Dieu qui les a créés ; ces villes, plus grandes que Londres ; ces souterrains où peuvent se loger trois mille hommes ; ces catacombes, ces labyrinthes... Mais je ne puis tout vous dépeindre, ni même tout vous nommer. Il me semble toutefois qu'en voilà bien assez pour vous convaincre que Moïse avait quelque chose à apprendre à la cour de Pharaon et au milieu des Egyptiens. Et remarquez l'admirable sagesse de Dieu, plaçant ainsi dans une cour savante Moïse le futur législateur de son peuple, et lui faisant acquérir une foule de connaissances qui lui seront utiles plus tard pour traverser le désert, rédiger des lois et préparer la conquête de Canaan où devait naître le Messie, Sauveur du monde !

Mais, hélas ! parmi les sciences il en est une plus précieuse que toutes les autres réunies ; une que Moïse désirait par-dessus tout, et c'était précisément celle que les Egyptiens n'a-

vaient pas. Je veux parler de la connaissance du vrai Dieu. Il en était alors comme de notre temps ; les hommes les plus habiles dans le savoir de ce monde ne savaient rien du monde à venir ; ils connaissaient la matière, ils ne connaissaient pas l'esprit ; et à la place du Dieu éternel tout bon et tout-puissant, ils mettaient mille divinités telles que crocodiles, bœufs et serpents ! Bien plus : ils adoraient les porreaux et les oignons ! On dit que les prêtres en savaient davantage, mais qu'ils le cachaient au peuple : ce qui prouve encore mieux que ces prêtres ne connaissaient pas le vrai Dieu qui ne cache jamais la vérité. Aussi Moïse était-il triste au milieu de cette cour idolâtre. Il avait appris auprès de ses parents à connaître le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; il savait que ce Dieu était esprit, qu'il aimait la justice, qu'il avait en horreur l'idolâtrie et qu'avant tout il voulait le salut du pécheur. Il savait qu'un jour un être extraordinaire, le Fils de Dieu lui-même, viendrait sur la terre pour éclairer et sauver ceux qui croiraient en lui. Il voyait d'avance, dans l'avenir, Christ, la croix, la résurrection et le ciel ouvert. Ces

biens éternels lui paraissaient préférables à tous les honneurs passagers, à toutes les sciences humaines, et il aima mieux déposer ses vêtements royaux, abandonner le palais de Pharaon où l'on vivait dans la mollesse et le vice, pour aller dans le désert vivre pauvre, ignoré, mais libre de servir son Dieu et ses frères selon sa conscience ! Aussi laissa-t-il là tous ces biens et se fit-il simple berger...

Mais je sors de l'enfance de Moïse où s'arrête mon sujet, et je vous renvoie, pour le reste, à la Bible. Vous y verrez Moïse législateur et vous comprendrez mieux la gravure que j'ai mise en tête de cette histoire pour piquer votre curiosité.

— 50 —
DAVID.



David vainqueur de Goliath.

Mes amis, si vous aviez à faire un roi, qui prendriez-vous ? Vous-même, sans doute ; mais s'il fallait absolument en choisir un autre, à qui donneriez-vous la préférence ? Probablement au plus grand ; au plus fort. En cela vous agiriez comme Samuël le prophète, qui, cherchant l'oïnt du Seigneur,

s'arrête à la taille et à la figure ; mais vous ne feriez pas comme Dieu, qui regarde uniquement au cœur.

Le premier roi des Israélites, Saül, avait six pieds, ce qui n'empêcha pas Dieu de lui chercher pendant sa vie un successeur. Or, savez-vous à qui Dieu donna la préférence ? Il choisit la plus petite des tribus dans Israël ; dans cette tribu, il prit la plus petite des villes ; dans cette ville, la plus pauvre des familles ; dans cette famille, David, le plus jeune des enfants.

Mais peut-être à cette heure pensez-vous que Dieu avait parfaitement raison. Un enfant devenir roi ! cela ne vous déplaît pas ; vous vous dites intérieurement : Puisque Dieu a sacré David enfant, pourquoi, dans une semblable occasion, ne m'élèverait-il pas moi-même enfant comme David ? Oui ; mais vous pourriez dire encore avec plus de raison : Dieu a choisi David parce que David n'y songeait pas ; or, moi j'y pense, donc il ne me choisirait pas. Celui qui ne tient aucun compte de la grandeur du géant, ne fait pas plus de cas de la petitesse du nain ; autre manière de

dire qu'il ne regarde pas à l'apparence, mais uniquement au cœur. C'est ce que nous allons voir dans l'histoire de David, berger devenu roi.

Un jour, au fond d'une prairie solitaire, sur le bord d'une eau courante et ombragée, se reposait un jeune pâtre, gardien de quelques rares brebis. Là, paisiblement assis, il contemplait avec reconnaissance les biens étalés par son Dieu pour le nourrir et pour lui plaire : sous ses pieds un riche tapis de verdure brodé de fleurs ; sur sa tête, une voûte bleue éclatante de lumière ; devant ses yeux une eau limpide murmurant sous la pierre qu'elle polit au détour d'un ruisseau ; à son oreille, une douce brise gémissante dans le feuillage tremblotant des saules. Tout lui paraissait fait en vue de lui : ce soleil, pour mûrir ses moissons ; cette onde, pour éteindre sa soif ; ce lait, pour apaiser sa faim ; ces toisons pour couvrir son corps, et ces petits agneaux eux-mêmes pour lui tenir compagnie. Aussi David, bien que pauvre, ignorant et faible, s'estimait-il heureux, car il avait pour ami un Dieu, pour protecteur un

Dieu ; et ce Dieu lui promettait dans son cœur de ne jamais l'abandonner.

David gardait donc paisiblement son troupeau. Or, vous savez que garder un troupeau pendant qu'il broute l'herbe, n'est pas une occupation très active. Aussi les bergers ont-ils le temps, les uns de cueillir des fleurs et de chercher des fruits, les autres de sculpter le bois et de tresser l'osier ; ceux-ci contemplent les étoiles, ceux-là font de la musique ; c'est précisément cet art que David aimait à cultiver. De quelques branches d'arbre et de quelques cordes tendues, il s'était fabriqué un instrument aujourd'hui inconnu. On dit que c'était une harpe ; mais il est plus que probable qu'elle ne ressemblait guère à la harpe de notre temps. Accompagné de cette simple lyre, David s'essayait à des chants magnifiques à la gloire de Dieu, dont plusieurs nous ont été conservés, et si je ne puis pas vous montrer son instrument, je puis du moins vous faire entendre sa poésie.

Un jour, après quelques préludes qui firent cesser le bêlement des brebis et réveillèrent le chant des oiseaux, comme s'ils voulaient se

joindre à ce concert de louanges au Créateur, David, à côté de son agneau favori, qui lève la tête et fixe son regard sur les lèvres de son maître, entonna les strophes que voici :



David chantant ses psaumes.

Les cieux instruisent la terre¹
A révéler leur auteur :
Tout ce que leur globe enferme
Célèbre un Dieu Créateur.

¹ Traduction du Psaume XIX par J.-B. Rousseau.

Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit ;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux ;
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains ;
Environné de lumière
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale,
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance

Comme un superbe géant,
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit !

Ainsi chantait le jeune berger, lorsque tout à coup un rugissement se fait entendre. David lève la tête et voit un énorme lion se jeter sur son troupeau, saisir une brebis et l'emporter au loin dans le désert. Mais, rapide et courageux, le jeune berger se lève, court et barre le passage au ravisseur. Voyez-vous d'ici cet enfant s'élançant sans crainte à la rencontre d'une bête féroce, et l'animal étonné s'arrêter devant lui ? N'est-ce pas folie que de se mesurer avec un tel adversaire, et de vouloir disputer une brebis aux dents d'un lion ? Sans doute, mes enfants, pour vous comme pour moi ce serait insensé, et David ne l'eût pas tenté s'il eût été seul, mais il avait un protecteur : Dieu lui avait promis d'être avec lui ; de là son courage et sa sécurité.

Il s'avance donc avec résolution, saisit le lion à la gueule et l'oblige à lâcher sa proie. La bête furieuse se dresse; de ses deux pattes embrasse le corps du jeune homme et va bientôt l'étouffer, lorsque l'enfant lève un regard suppliant vers le ciel, fait un dernier effort et déchire les deux terribles mâchoires du lion dès lors expirant. Heureux de sa victoire, il rapporte sa brebis tremblante au milieu du troupeau, saisit sa harpe, et le cœur plein de reconnaissance, il célèbre la gloire de son libérateur.

Oh! que tes œuvres sont belles,

Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!

Que ceux qui te sont fidèles

Sous ton joug trouvent d'attraits!

Ta crainte inspire la joie;

Elle assure notre voie,

Elle nous rend triomphants;

Elle éclaire la jeunesse,

Et fait briller la sagesse

Dans les plus faibles enfants.

Soutiens ma foi chancelante,

Dieu puissant; inspire-moi

Cette crainte vigilante

Qui fait pratiquer ta loi.

Loi sainte, loi désirable,

Ta richesse est préférable

A la richesse de l'or.

Et ta douceur est pareille

Au miel dont la jeune abeille

Compose son cher trésor.

A peine ces derniers mots avaient-ils expiré sous la brise, qu'une nouvelle visite arrive à notre jeune ami. Cette fois ce n'est plus un adversaire, c'est un serviteur qui vient en toute hâte de la part d'Isaï, son père, lui dire qu'on l'attend à Bethléem, que le grand-prêtre Samuël ne veut pas toucher au sacrifice qu'il ne soit arrivé.

Que s'était-il donc passé à la maison? C'est ce que nous allons voir pendant que David et le serviteur reviennent ensemble.

Dieu, mécontent du roi Saül, avait ordonné à Samuël le prophète de se rendre à Bethléem, où il devait lui désigner celui qui régnerait plus tard, et qu'il devait sacrer dès à présent. Samuël partit, emmenant une génisse pour offrir le sacrifice auquel il devait inviter Isaï et ses enfants, car c'était dans cette famille que Dieu devait lui désigner le

nouveau roi. Mais de tous ces fils lequel sera sacré ? personne n'en sait rien. Eliab, l'aîné, se présente haut de taille et beau de visage. Voilà l'élu de Dieu, se dit aussitôt Samuël. — Non, répond l'Eternel, je ne regarde pas à l'apparence, mais seulement au cœur.

Ici le père fait approcher son second fils ; celui-ci se croit déjà sûr de la préférence ; hélas ! même refus. Le troisième, non moins confiant, s'avance..... encore même réception, et tous jusqu'au septième sont ainsi rejetés !

Le père et le prophète ne savent plus que penser. N'as-tu plus d'autres fils ? dit Samuël au vieillard. — Non, excepté un jeune garçon, qui, là-bas, dans les champs, garde quelque peu de brebis. — Envoie-le chercher, répond Samuël, et que personne ne touche au festin qu'il ne soit arrivé.

C'est alors que le serviteur était venu chercher David, que nous avons vu partir de la prairie et que nous allons voir arriver au lieu du sacrifice. Il se présente humble et timide ; mais à peine Samuël l'a-t-il aperçu, qu'il entend une voix intérieure lui dire de

la part du Seigneur : C'est lui-même que j'ai choisi, lève-toi et verse sur sa tête l'huile de l'onction.

Samuël, étonné, s'approche de l'enfant et le sacre roi d'Israël au milieu de ses frères, non moins surpris que le prophète.

Mais savez-vous qui fut encore plus étonné que Samuël, qu'Isaï et ses sept enfants? Ce fut David lui-même; il lui semble impossible qu'il soit jamais appelé à régner. Vous croyez sans doute que David, oint par Samuël, va de suite monter sur le trône ou du moins combattre son rival, et en attendant, commander sur la maison de son père? Non, David sacré roi, retourne à ses moutons. Vous voyez qu'il est moins pressé que vous, et que s'il accepte la perspective que le Seigneur lui montre, ce n'est pas pour le vain plaisir de mettre une couronne sur sa tête et de porter un sceptre à sa main. Non, s'il accepte, c'est par obéissance; il attendra autant qu'il le faudra; bien plus, sans se plaindre il acceptera, avant de monter sur le trône, des luttes, des haines et des persécutions! Ah! si vous deviez seulement supporter la

moitié de toutes les épreuves qu'il va subir, vous renoncerez à l'instant même à la couronne. Vous allez en juger.

Saül, roi d'Israël, était alors en guerre avec les Philistins. Trois des fils d'Isaï étaient dans son armée. Un jour, le père dit à son jeune fils David : Prends une mesure de froment rôti et ces dix pains, et porte le tout au camp à tes frères. David se lève de bon matin, prend sa charge et s'en va comme son père l'avait commandé. Arrivé au camp, il voit des Israélites en bataille sur le flanc d'une colline, et les Philistins rangés sur la colline opposée. Un étroit vallon sépare les deux armées. Déjà des cris s'élèvent de toutes parts, lorsque David voit s'avancer un homme du milieu des Philistins. C'était un géant, et si David enfant était encore plus petit qu'un homme de la moindre stature, Goliath était grand parmi les guerriers de la plus haute taille ; il avait neuf pieds de hauteur ! trois enfants placés sur les épaules les uns des autres. Le géant donc s'avance, et quand il est assez près des Israélites pour en être entendu, il leur jette cet insolent défi : « Israé-

lites, pourquoi sortirions-nous tous en bataille ? Envoyez contre moi seul un seul de vos guerriers ; s'il me tue, notre peuple sera votre esclave ; si je suis le plus fort, vous nous serez soumis. » Et comme aucun Israélite n'osait se mesurer avec lui, Goliath leur criait : « Je vous ai déshonorés ! pas un de vous n'a eu le courage de combattre avec moi ! »

David, entendant ces paroles, comprit que cet affront tombait non-seulement sur les Israélites, mais aussi sur leur Dieu, et il résolut dès lors de l'effacer. Mais comment se mesurer avec un géant deux fois de sa hauteur, armé d'une lance, que David n'aurait peut-être pas soulevée de terre, et d'un bouclier qui, simplement posé sur sa poitrine, l'eût écrasé ? Aussi le peuple s'étonnait-il qu'un si jeune homme osât concevoir un projet si téméraire. Tout le monde en parlait dans la foule, et l'indignation de David parvint ainsi jusqu'aux oreilles du roi. Saül le fait venir et lui demande comment lui, jeune homme, ose songer à combattre un géant ? David lui raconte sa victoire sur le lion ; mais le roi, qui n'a pas en Dieu la même confiance que

le berger, veut le revêtir de son armure. Voilà donc David posant sur sa tête un casque d'airain, sur sa poitrine une lourde cuirasse, et à sa ceinture une longue épée qui s'embarrasse entre ses jambes. — Non, dit David au roi; avec tout cela je ne saurais marcher. Il dépose donc cet attirail, prend sa fronde, va chercher cinq cailloux dans le torrent, les met dans sa malette de berger, et, plein de confiance en Dieu, David se présente pour combattre Goliath.

Si la témérité de David avait étonné le peuple et le monarque, elle n'étonna pas moins le géant. Lorsque, le lendemain, ce colosse, couvert de son armure, vint défier pour la quarantième fois les Israélites, et qu'il vit s'avancer vers lui un petit garçon une fronde à la main, il s'arrêta stupéfait. Mais enfin, passant de la surprise au mépris, il lui dit :

— Me prends-tu pour un chien, que tu viennes à moi avec un bâton? Avance, et je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs! Et le Philistin accompagnait ces menaces d'horribles imprécations.

David, sans s'émouvoir, lui répondit :

— Tu viens contre moi avec l'épée, la lance et le bouclier, mais moi, je viens à toi soutenu par l'Eternel, que tu as déshonoré ! C'est lui qui te livrera entre mes mains ; je te couperai la tête et je donnerai les cadavres de tes Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ; et le monde entier saura qu'Israël a un Dieu que tu as outragé !

A ces mots, le Philistin se lève, s'approche de David pour l'écraser comme un insecte, lorsque le jeune homme tire une pierre de sa malette, la place dans sa fronde, fait tourner la corde autour de sa tête, et lance avec force le caillou dans le front de Goliath. Le géant frappé s'affaisse, tombe et reste étourdi sous le poids de ses armes. David accourt, saisit le glaive qui s'échappe des mains de Goliath et lui tranche la tête en présence des deux armées frappées, l'une de stupeur, l'autre d'admiration.

A qui donc David doit-il sa victoire ? Est-ce à la faiblesse de son adversaire ? Non, cet adversaire est un géant ! Est-ce aux armes de Saül ? Non, elles sont restées dans la tente. Est-ce donc à son bras vigoureux lançant la

pierre ? Non, sa main débile n'aurait pu la faire pénétrer dans la tête d'un homme ordinaire, combien moins dans le front d'un géant ! A qui donc David doit-il sa victoire ? Il le dit lui-même : au Dieu vivant qui, pour sa confiance, l'avait délivré de la gueule du lion ; à l'Eternel qui, pour son humilité, l'avait fait sacrer roi ; au Seigneur qui, pour son dévouement, a dirigé la fronde, roidi le bras et enfoncé le caillou dans les chairs de Goliath.

Voilà donc ce qui distingua le jeune David, c'est sa confiance en Dieu et sa défiance de lui-même ; comme voilà ce qui perdit le géant, sa confiance en lui-même et son mépris de Dieu !

Et maintenant, chers amis, vous raconterai-je la fin de l'histoire de David ; comment il épousa la fille de Saül ; comment il devint l'ami de Jonathan ; comment le roi, jaloux de ses succès, le poursuivit de sa haine sans pouvoir jamais l'atteindre sous la protection de Dieu ? Vous dirai-je comment David, devenu roi, gagna des batailles, commit des crimes, se repentit et fut pardonné ? Non,

mes enfants, ce récit n'est plus celui de son enfance, et c'est de David jeune homme que j'ai voulu vous parler. Je termine donc par une seule question. Je vous ai présenté David au milieu de deux scènes bien différentes; laquelle vous a le plus intéressés? Je crois le savoir; car une petite fille, en parlant pour elle, m'a répondu pour vous. Le tableau resté le plus profondément empreint dans son esprit et dans le vôtre, c'est David lançant sa pierre, saisissant le glaive du géant et tranchant la tête de Goliath! Et pourquoi donc n'avez-vous pas été tout aussi vivement impressionnés par David assis sur l'herbe, tirant des accords de sa harpe et chantant à la gloire de Dieu? Aimez-vous donc mieux voir couler le sang qu'entendre la musique? mieux la guerre que la paix? Je n'ose pas vous en accuser; mais toutefois remarquez que cette préférence n'est pas à votre honneur, et que vous ferez bien de demander à Dieu de vous apprendre à vous plaire dans une vie paisible, obscure, en harmonie avec ce qu'il y a de bon en David : sa foi et son humilité.

JOSIAS.



Josias lisant la loi de Dieu au peuple.

Mes jeunes amis, venez faire connaissance avec un roi. Mais rassurez-vous, c'est un roi de huit ans ; approchez-vous, ouvrez votre cœur, écoutez son histoire. Il était si doux que, j'en suis sûr, il vous aurait aimés comme ses petits compagnons. Vous allez en juger.

Josias, à l'âge de huit ans, monta sur le

trône de son père qui venait de mourir ! Mais , hélas ! autant le jeune monarque était bon , autant son peuple était méchant. Quand Josias priait Dieu , le peuple priait le diable ; quand le roi montait au temple pour adorer le Seigneur , ses sujets le suivaient pour se prosterner devant des femmes souillées logées jusque dans le parvis ! Et tandis que le jeune garçon vous eût tendu la main , savez-vous comment son peuple traitait les enfants ? Il les jetait tout vifs sur un brasier ardent ! Et , ce qu'il y avait de plus horrible , c'est que ce peuple croyait ainsi suivre une bonne religion !

Aussi le jeune roi était-il accablé de tristesse par les mœurs impures et cruelles des Israélites de son temps. Après dix ans de règne , il cherchait encore en vain comment il pourrait réformer leurs mœurs et leur foi religieuse.

Un jour , préoccupé de ce sujet , il quitte son palais et va dans les champs continuer paisiblement sa méditation. Il se dirige vers une colline couverte à son sommet de bocages épais.

Il monte, pénètre dans le bois pour y chercher la fraîcheur, lorsqu'il entend s'agiter le feuillage d'un bosquet touffu et mystérieux. Il avance, écarte les branches, et voit sur l'herbe des hommes accroupis, les vêtements en désordre, la figure avinée. A leur côté sont encore gisants les restes de viandes de pourceau et de boissons impures qu'on n'ose pas nommer. Ces dévots avaient passé la nuit dans une orgie ; or, cette orgie, c'était leur religion !

Encore plus attristé par ce spectacle, le roi se dirige vers le temple du vrai Dieu pour y chercher quelque consolation. Il entre dans la cour extérieure, la trouve encombrée d'ignobles baraques habitées par des femmes plus ignobles encore ! et cela dans le temple du Dieu de sainteté ! Ces impudicités, c'était encore leur religion !

Dégoûté à cette vue, Josias se retire le cœur plein d'amertume ; il descend et vient continuer sa promenade dans la vallée d'Hinnom, la plus belle, la plus fertile de la tribu de Juda. La verdure étendue comme un tapis sous ses pieds, le sommet des palmiers étalés

comme une voûte sur sa tête, les fleurs embaumant les airs, tout lui révèle un Dieu bon et puissant. Il marchait ainsi pénétré de reconnaissance, se demandant comment tous les hommes ne partageaient pas ces mêmes émotions, lorsque tout à coup éclatent à son oreille des cris de douleur et des acclamations de joie. Ces cris lui semblent être ceux d'un enfant; ces acclamations celles d'une foule. Etonné de ce contraste, Josias avance encore et voit une statue d'airain dressée dans la plaine; des prêtres attisant le feu à l'intérieur, pour faire pénétrer la flamme dans tous les membres du monstre, enfin un père et une mère déposant leur fils sur les bras de fer déjà brûlants! Horreur! la faible créature poussait des hurlements et les parents regardaient avec une béate stupidité: c'était toujours leur religion!

Comprenez-vous à cette heure, mes enfants, où l'idolâtrie peut conduire? Ah! si vous ne le comprenez pas encore, supposez que votre père soit un de ces hommes ivres sous le bocage, votre sœur une de ces filles perdues dans le parvis souillé du temple,

votre mère cette femme en extase devant la statue de Moloch ; supposez enfin que l'enfant posé sur l'airain brûlant soit vous-même , alors peut-être comprendrez-vous où conduit l'horrible idolâtrie !

Aussi le roi , jeune et triste comme vous , n'en voulut-il pas voir davantage. Il comprit qu'une telle religion était précisément la cause des mauvaises mœurs de son peuple , et il résolut de l'extirper.

Il envoya donc auprès des prêtres du vrai Dieu donner l'ordre de tirer du temple tout l'argent qui s'y trouvait pour réparer la maison de l'Eternel. En fouillant dans le trésor, les sacrificateurs découvrirent un vieux manuscrit perdu dans la poussière ; il était là oublié depuis des siècles. On le retire, on l'ouvre, on lit le titre, et, ô surprise ! c'est la loi de Dieu écrite par Moïse lui-même. Quel trésor pour un roi pieux tel que Josias ! Aussi son messenger se hâte-t-il d'apporter le rouleau sacré à son maître. Josias le déroule et y lit des paroles telles que celles-ci : « Tu ne
« te feras point d'images taillées, tu ne te
« prosterner point devant elles ; qu'il n'y ait

« personne au milieu de toi qui fasse passer
« par le feu son fils ou sa fille , car c'est à cause
« de ces abominations que l'Eternel a chassé
« les nations de devant toi. »



Josias méditant la loi de Dieu.

Après cette lecture , le roi comprend que c'est l'idolâtrie qui a fait tomber sur son peuple toutes les malédictions. Toutefois, avant d'agir il veut consulter Dieu lui-même. Mais où trouver un grand prêtre fidèle à l'époque où le temple de Jérusalem lui-même est occupé par des idoles ? Josias envoya donc au collège des prophètes , où l'on ne rencontra qu'une femme qui pût répondre. Chose

remarquable : en même temps que Dieu donne un enfant pour roi, c'est une femme qu'il donne pour prophète! Sans doute il veut par là humilier la nation, mais aussi rendre plus manifeste que les grandes choses qu'il va faire par cette femme et cet enfant viennent, non pas de ces faibles instruments, mais de lui qui les tient dans sa puissante main. Si Dieu prend plaisir à se servir des petits pour mieux manifester que c'est lui qui agit en eux, combien cela doit nous encourager quand nous nous sentons faibles, et nous réjouir en pensant qu'il peut précisément alors se servir de nous!

Josias envoya donc vers Hulda la prophétesse, qui confirma la sentence prononcée par la loi contre les idolâtres. « Dites au roi, « répondit cette femme aux envoyés : Voici « ce qu'a dit l'Eternel : Je ferai venir du « mal sur ce pays et sur ses habitants, parce « qu'ils m'ont abandonné. Ma colère s'est « allumée contre eux et ne s'éteindra point. « Quant au roi, dites-lui : Parce que ton « cœur s'est amolli et que tu t'es humilié, « je te retirerai en paix auprès de tes pères,

« et tu ne verras pas tous ces malheurs. »

Josias résolut dès lors d'anéantir l'idolâtrie, source de tout le mal, et pour cela il convoqua le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, au temple de Jérusalem, comme pour une fête extraordinaire. Voyez-vous d'ici même les enfants qui ne sauraient marcher, portés sur les bras de leurs mères, et ceux dont la petite taille les empêche de voir, hissés sur les épaules de leurs pères ! Tous veulent voir le roi. Pour se faire mieux entendre de la foule, Josias se place sur le perron du temple. C'était sans doute au dehors, afin que tout le peuple pût assister à la cérémonie. Je dis à la cérémonie, car c'était bien cela qu'attendait cette foule d'hommes, de femmes, d'enfants habitués depuis longtemps aux fêtes mondaines de leurs idoles. La plupart venaient là, non pour prier, mais pour s'amuser ; non pour écouter la Parole de Dieu, mais pour voir le temple, le char du soleil, les encensoirs des lévites, les autels de verdure. Représentez-vous donc ce peuple, cherchant encore l'idolâtrie, ignorant jusqu'à l'existence de la loi de Moïse qui la condamne ; représentez-

vous ce peuple placé devant Josias , qui lui lit à haute voix dans la Bible ces paroles de malediction :

« Maudit soit l'homme qui fera une idole !
« Quand ton frère te dira : Allons , servons
« d'autres dieux , tu l'assommeras de pierres
« et il mourra. »

Quand Josias eut fait entendre ces paroles de l'Eternel , il proposa de traiter avec Dieu une nouvelle alliance ; et ce peuple mobile , touché de repentir , éleva la voix comme un seul homme pour acclamer la destruction de l'idolâtrie.

Mais dans cette foule il y avait des prêtres idolâtres , intéressés à maintenir leur fausse religion. Renverser la superstition , c'était renverser leur fortune. Aussi , ne pouvant pas lutter ouvertement contre le roi , ils cherchent à le gagner par ruse.

— Pourquoi , disent-ils , détruire une religion qui plaît au peuple ?

— Parce que , répond le roi , Dieu déteste une religion mensongère qui conduit au crime.

— Mais , ô roi , ne pourrais-tu pas retran-

cher les sacrifices humains et conserver les bosquets de verdure ?

— Non ; car les bosquets qui amusent , amènent bientôt les actes qui souillent.

— Mais, ô roi, ne pourrais-tu pas détourner l'encensoir de l'idole de Baal et le diriger sur l'arche de ton Seigneur ?

— Non ; jadis nos pères conservèrent le serpent d'airain par reconnaissance pour Dieu, et finirent par faire des encensements en l'honneur du serpent lui-même ! Aussi Ezéchias, mon ancêtre, l'a-t-il fait briser pour en jeter la poussière dans le torrent, et malgré cette sage précaution, nous, leurs enfants, en sommes venus à donner notre encens aux démons !

— Mais, ô roi, garde au moins les chars du soleil, de cet astre brillant qui réjouit nos cœurs, réchauffe nos membres, mûrit nos moissons ?

— Non, non ; ce soleil que vous adorez aujourd'hui dans votre abondance, vous le maudiriez demain dans votre disette. Pour l'apaiser vous lui ferez des sacrifices, et après lui avoir offert vos fruits, s'il ne vous exauce

pas, vous lui donnerez vos enfants! Voyez à mes côtés, jusque sur les marches du temple, les maisons infâmes construites par l'idolâtrie, et ces femmes hideuses qui souillent le peuple au nom de la religion! Voyez là-bas, dans la vallée d'Hinnom, cette statue d'airain fumante encore de chair humaine!

— Mais, ô roi, entre les encensements au serpent d'airain et les enfants sacrifiés à Moloch, la distance est grande!

— Oui; mais toutes les superstitions croissent sur le même terrain, toutes sont sœurs, et puisque vous les soutenez encore, écoutez, faux prophètes, ce que dit à votre sujet la loi du Seigneur : « Quand ce prophète ou ce rêveur t'aura parlé de te révolter contre l'Éternel, tu extermineras ce méchant du milieu de toi! »

Le peuple, témoin de cette discussion entre le roi et les prêtres, prend parti pour le monarque et accepte sa proposition de faire avec le Seigneur une nouvelle alliance. L'enthousiasme gagne la foule, qui veut agir à l'instant même. Profitant de cet élan, le roi donne l'ordre d'effacer jusqu'à la dernière trace

de l'idolâtrie. Tous sont prêts à obéir : sacrificateurs, peuple, soldats, se précipitent dans le temple, en arrachent les encensoirs, les vases, les rameaux, traînent tous ces oripeaux hors de la ville, les entassent dans une fosse immonde, y mettent le feu et poussent des cris de triomphe. Ils vont ensuite à la vallée d'Hinnom, incendient les autels, arrachent les victimes, brisent l'idole et massacrent les prêtres qui veulent s'opposer à la délivrance des innocentes créatures.

De la vallée d'Hinnom, ils se rendent au sommet des montagnes, ouvrent les sépulcres, en tirent les ossements et les portent pour les y brûler sur les autels des faux dieux, et puis vont jeter les cendres dans le torrent de Cédron.

De Jérusalem et des environs, le peuple et son roi se rendent sur tous les points du royaume où l'idolâtrie a corrompu les mœurs, et partout les bocages sont arrachés, les autels renversés.

Hélas ! mes enfants, ce beau zèle ne dura pas plus que les flammes qu'il avait allumées. Le peuple, toujours prompt à détruire,

est bien lent pour édifier. Il retourne plus facilement à ses mauvaises habitudes qu'il n'entre sérieusement dans la vraie piété. Il en fut alors comme quand Jésus vint pour la dernière fois à Jérusalem. Le même peuple qui pour lui criait un jour à la porte de la ville : Gloire ! gloire au fils de David ! criait le lendemain devant Pilate : Crucifie-le ! crucifie-le ! et le soir il éclatait de joie en face de sa croix sanglante ! Aujourd'hui le peuple de Josias démolit les autels de Baal, demain il les rétablira et se plongera de nouveau dans le borbier de l'idolâtrie. Le fils du pieux Josias lui-même en donna l'exemple, et la nation ira plus tard expier son crime en captivité.

Mais je ne veux vous parler que de Josias lui-même, si doux et si pieux ; c'est pourquoi je termine ici mon histoire plutôt que de vous attrister par la vue du mal qui suivit le règne de ce prince.

Oh ! rappelez-vous, mes amis, ce qui vous intéresse le plus : la lecture de la Bible fit tomber l'idolâtrie ; le mépris de la Bible fit brûler les enfants ! et si ce livre n'avait pas

triomphé dans le monde , vous-mêmes seriez peut-être à l'heure où je vous parle, sur les bras brûlants de Moloch , poussant des cris horribles, expirant de douleur !

DANIEL.



Daniel expliquant le songe de Nébucadnetsar.

Mes amis, vous avez sans doute entendu parler des sept merveilles du monde, et vous ne seriez pas fâchés d'en voir une ? Eh bien !

venez, nous allons visiter la plus grande, la merveille des merveilles.

Partons par l'omnibus. — Regardez quelle admirable ville est ce Paris, vu le soir sur les bords de la Seine ! Ce fleuve silencieux traversé par vingt ponts animés ; ces deux rives bordées d'un feston lumineux ; plus loin, cet Hôtel de ville, grandissant avec les siècles ; cette cathédrale aux tours massives vous parlant du passé ; plus loin encore, cette haute colonne surmontée d'un génie aux ailes d'or, toujours prêt à s'envoler ; et ce débarcadère où vont et viennent tant de voitures au souffle d'une simple vapeur ! Tout cela serait-il la merveille que je vais vous montrer ? — Non, mes enfants, nous ne sommes pas même encore partis. Prenons le chemin de fer de Lyon et franchissons ces cent lieues en quelques heures. Quelle rapidité ! les wagons semblent avoir des ailes ! et toutefois tant s'en faut qu'ils puissent suivre le messager qui vole invisible à côté d'eux. Voyez, sur le bord du chemin, ce simple fil de fer : par cette voie, la parole qui retentit encore à Trieste s'entend déjà à Londres ! Mais nous sommes à

Lyon. Repartons à quatre heures du matin. A deux heures, le bateau à vapeur a franchi soixante et dix lieues sur le Rhône ; nous débarquons sur le quai d'Avignon. Par le chemin de fer nous sommes à Marseille avant le soir ! Hier, nous étions à Paris, nous voici sur un port de mer, où se pressent des centaines de navires de toutes les nations ! Ce chemin de fer, ce télégraphe électrique, ces bateaux à voiles et à vapeur seraient-ils la merveille dont je vous ai parlé ? Non, mes enfants, nous en sommes encore bien loin. Quittons enfin la France, traversons la Méditerranée, débarquons à Beyrouth. Franchissons à cette heure la Syrie sur ces chevaux arabes aussi rapides que la locomotive ; pénétrons dans le désert sur ce chameau, infatigable comme la vapeur, faisant trente lieues par jour sans manger, sans se plaindre, et réglant sa marche sur le chant de son maître. Mais que vois-je ? Un lac brillant au soleil, une fraîche verdure, un palais s'élevant jusqu'aux cieux ? Dieu soit béni, nous allons rafraîchir nos pauvres montures. Avançons... Mais quoi ! le lac s'éloigne, la verdure

s'efface, le palais s'évapore, il n'y a plus rien devant nous ! Hélas ! ce n'était qu'un mirage, illusion des sables et des vapeurs qui baignent le désert ; le soleil s'est élevé, et au feu de ses rayons tout s'est éteint. Serait-ce enfin la grande merveille promise ? Pas encore, mes enfants. Un peu de patience et nous arrivons. En passant, regardez ces monceaux de vieilles briques, ces tanières d'animaux sauvages, ces hiboux perchés sur ces tronçons de colonnes. — Mais quoi ! vous trouvez qu'il ne vaut pas la peine de s'arrêter devant un tas de ruines, de poussière et d'ossements desséchés ? Eh bien ! vous vous trompez ; à cette heure vous avez sous les yeux la première merveille du monde. Ni les siècles passés, ni les âges modernes n'ont rien produit de semblable, c'est la merveille des merveilles : ci-gît la grande Babylone !

Oh ! mes enfants, comme on se sent petit en contemplant ces misérables vestiges de ce que les hommes ont fait de plus beau dans l'univers ! et comme on apprécie mieux alors la grandeur des œuvres de Dieu comparées au néant des œuvres de l'homme ! Babylone

est tombée, à peine en retrouvons-nous quelques traces; mais le soleil qui se levait radieux, il y a quarante siècles, sur ses palais debout, se lève encore non moins radieux sur ses ruines. La lune qui éclairait les Babylo niens rentrant le soir dans leurs demeures, éclaire maintenant les bêtes fauves sortant de leurs tanières, et ces tanières, ce sont les demeures jadis splendides des Babylo niens!

Mais, après avoir parcouru l'espace, remon tons les temps et voyez maintenant à droite la superbe Séleucie, bâtie par un capitaine d'Alexandre le Grand pour surpasser Babylone; à gauche Ctésiphon, construite par les rois parthes pour effacer à leur tour Séleucie. De ces deux grandes cités sortent des cavalcades de rois, suivies de nombreux serviteurs. Ce sont des parties de chasse; ils vont courir, non pas le cerf et le renard, mais le tigre et le lion! Mais où donc est la forêt royale, théâtre de ce royal plaisir? La voilà: c'est une immense ville déserte! pour arbres, des colonnes de marbre découronnées; pour taillis, des pans de mur en ruine; pour fourrés, des palais déserts! Et quelle est cette ville refuge des

bêtes sauvages? Babylone encore debout, mais déjà dépeuplée! Plus de roi dans ces palais; plus de peuple dans ces rues; plus d'arcs de triomphe sur ces places; mais sur ce trône renversé un tigre accroupi, dans ces rues défoncées des lions endormis. Les ponts croulés gisent dans l'Euphrate; les murailles dégarnies de leurs jardins sont couvertes de ronces, et le lézard sortant de leurs fissures vient se réchauffer au soleil qui n'a ni passé ni vieilli; jadis il se levait radieux sur Babylone la superbe; aujourd'hui non moins radieux il se lève sur ses ruines humiliées.

Mais enfin, mes enfants, je vais satisfaire votre juste impatience et vous montrer Babylone dans toute sa splendeur. Nous sommes à 600 ans avant Jésus-Christ, dans une plaine immense traversée par l'Euphrate. La cité est assise sur le fleuve qui la partage en deux. Représentez-vous une ville de six lieues sur chacun de ses quatre côtés, une ville grande comme une province allemande ou comme un département français! et cette ville entourée d'une muraille haute comme cinq ou six de nos maisons, surmontée de trois cents tours et

percée de cent portes d'airain. Au dedans du mur, un fossé large et profond; après le fossé, la ville traversée en face de chaque porte par une voie large et droite dans toute sa longueur, en sorte que les rues du nord au midi, croisées par celles de l'est à l'ouest, divisent la vaste cité en six cent vingt-cinq îlots couverts d'habitations. Sur les bords du fleuve traversant la ville, s'étendent deux quais bordés de jardins suspendus à quatre cents pieds de hauteur, dont les arbres semblent toucher aux cieux. Ici le palais de Nébucadnetsar, enceint d'un ruban de mur qui en fait trois fois le tour et qui se trouve avoir ainsi neuf lieues de développement. Là le temple inachevé de Bélus qu'on suppose être un reste de la tour de Babel. Enfin un réservoir d'eau, si vaste que les hommes l'appellent un lac et les enfants une mer! Voilà, mes amis, Babylone la grande, la superbe, honorée du titre de merveille de l'univers!

Mais si le temps nous manque pour visiter tant de curiosités, entrons du moins dans le palais de Nébucadnetsar. Voyez ces salles plus vastes que nos places publiques, ornées de

statues grandioses, de candélabres semblables à des colonnes, de tables assez vastes pour y recevoir une armée. Voyez cette foule de serviteurs empressés autour du monarque. L'un verse à boire dans une coupe d'or, l'autre présente le pain sur un plat d'argent. Celui-ci apporte les mets en silence, celui-là à genoux place un coussin sous les pieds du roi. Et savez-vous quels sont ces esclaves, si humbles au service d'un maître si fier ? Ces esclaves sont des rois détrônés que le vainqueur, enivré d'orgueil, fait servir dans son palais !

Un jour, suivi de son armée, il est allé de capitale en capitale faire la chasse aux princes ; il a pris quelques rois ; d'une main il a jeté leur couronne par terre, de l'autre courbé leur tête jusque dans la poussière de ses sandales ; et après les avoir liés d'une double chaîne d'airain, il a chassé ces rois devant lui à coups de fouet, comme un vil troupeau sur le grand chemin. Arrivé à Babylone, il a revêtu ses anciens collègues en royauté de la livrée de sa maison et leur a dit : Rois, soyez mes serviteurs !

Au milieu de ces monarques esclaves, voyez un jeune prince, à peine âgé de douze ans ; on lui a tout ôté, jusqu'à son nom : Daniel à Jérusalem, il se nomme Beltsatsar à Babylone. On ne le juge pas même encore digne de servir, il faut qu'on l'y prépare pendant trois ans, et de même qu'on lave, dresse et nourrit avec soin l'animal dont on veut orner sa demeure ou distraire ses loisirs, on lave, dresse et nourrit avec recherche Daniel, jadis prince, aujourd'hui apprenti serviteur. Son premier devoir est de bien boire et bien manger, on ne veut le nourrir que de mets recherchés et d'exquises boissons.

Oh ! combien je connais d'enfants qui voudraient être esclaves de la sorte et pour qui un festin est le premier des plaisirs ! Tel n'était pas Daniel ; tant s'en faut, car il demandait pour grande faveur d'être dispensé de manger à la table royale et de toucher aux viandes si délicatement préparées. Pourquoi ? D'abord parce que cette chair consacrée aux idoles était souillée pour un Israélite ; en manger c'était violer la loi de Moïse. Mais aussi sans doute parce que Daniel avait re-

marqué que les convives devant ces tables somptueuses où ils prenaient leur repas laissaient leur raison. Il avait observé qu'une nourriture trop abondante inspire de mauvais désirs et finit par conseiller de mauvaises actions ; aussi Daniel fit-il au maître d'hôtel cette prière : « Donne-moi des légumes à manger et de l'eau à boire ; ensuite, au bout de dix jours, compare mon visage à celui de ceux qui mangent à la table royale. » Le maître d'hôtel y consentit, et Dieu, pour justifier la confiance de Daniel, maintint sa santé si florissante, qu'il surpassait en beauté et en force tous ses idolâtres compagnons.

Toutefois Daniel était triste ; triste non-seulement de son exil, qui déjà durait depuis trois ans, mais triste aussi d'une nouvelle qu'il venait d'apprendre. Nébucadnetsar avait fait une seconde invasion en Judée ; il avait pris Jérusalem, saccagé le temple, et chargé de chaînes le roi Jéhozakim. Dix mille Israélites, leurs femmes, leurs enfants, avaient été faits prisonniers et venaient captifs à Babylone. Pauvres exilés, marchant durant de longues semaines à pied à travers les sables

brûlants du désert ; la femme porte son jeune enfant, le fils aîné soutient son vieux père, et le lévite emporte sa harpe, hier encore frémissante sur les bords du Jourdain, bientôt suspendue aux saules, sur les rives de l'Euphrate. Daniel vient à la rencontre de cette caravane désordonnée, qui, épuisée de fatigue, s'approche des portes de la ville ; il y cherche les membres de sa famille, et découvre son parent ; le roi Jéhozakim, couvert de poussière, les vêtements déchirés et les mains chargées de fers.

Quelle misère, mes enfants, que celle de ces Israélites ! quel châtiment ! Mais vous en savez la cause : rappelez-vous l'idolâtrie et ses victimes, ces hommes ivres sous les boçages, ces femmes souillées dans le temple, et ces enfants brûlés sur les bras de la statue d'airain ! Soixante et dix ans d'esclavage vont expier ces crimes et surtout guérir les Juifs de cette idolâtrie que depuis lors ils ont toujours eue en abomination.

Rassasié de gloire et de conquêtes, Nébucadnetsar vivait donc paisible dans son palais, lorsqu'un jour, ou plutôt une nuit, lui

vint un songe dont le lendemain il ne put plus se ressouvenir. Toutefois, il voulut qu'on lui en donnât l'explication. Quelle exigence ! Pharaon, du moins, avait raconté le rêve dont il demandait le sens ; mais Nébucadnetsar fait plus, fait mieux, il veut qu'on lui dise et la signification du songe, et le songe lui-même ! Pour le dire en passant, c'est ce que vous aurez de mieux à faire, mes amis, quand quelqu'un viendra vous assurer qu'il peut vous expliquer ce que vous avez rêvé ; répondez-lui : « Puisque vous êtes sorcier, dites-moi donc ce que j'ai vu cette nuit ? » S'il s'y refuse, ajoutez : « Comment, vous, qui connaissez l'avenir, ne savez-vous pas le passé ? Si vous êtes instruit de ce qui m'arrivera demain, comment ignorez-vous ce qui m'est arrivé hier ? »

Je trouve donc que Nébucadnetsar avait parfaitement raison. La découverte du rêve devait servir de preuve à la vérité de son explication. Aussi ce moyen lui réussit à merveille ; il démontra la fausseté de la science des prétendus devins. Pas un des mages ne put dire ce que le roi avait rêvé, et le monarque, irrité, or-

donna de les mettre tous à mort ; semblable à ces enfants qui s'irritent quand ils ne peuvent pas réussir.

On exécutait son ordre, lorsque Daniel, saisi de pitié pour les pauvres sorciers babyloniens, vint trouver le roi et lui demanda du temps pour lui expliquer lui-même le songe sorti de sa mémoire. Nébucadnetsar y consentit. Daniel, pour connaître le secret qu'il devait expliquer, se mit en prière ; il fut exaucé du Dieu de miséricorde et revint donner au roi le récit de son propre songe et son explication :

« Dans ton rêve, tu contemplais, ô roi, une grande statue. La tête en était d'or, la poitrine d'argent, le ventre d'airain et les jambes de fer mêlé d'argile. Tu la contemplais, jusqu'à ce qu'une pierre lancée sans main humaine vint la frapper aux pieds et la brisa. Alors fer, argile, airain, argent et or devinrent comme la paille transportée par le vent, et la pierre qui avait renversé la statue devint comme une montagne et remplit l'univers.

« Voilà ton songe, et voici son interprétation :

« Toi, tu es la tête d'or ; après toi s'élèvera un autre royaume plus petit que le tien, ensuite un troisième d'airain, qui dominera sur toute la terre ; enfin un quatrième empire, fort comme le fer, viendra briser et mettre tout en pièces. Quant à ce que tu as vu, le fer mêlé d'argile, cela signifie que le royaume sera en partie faible et en partie fort. Et comme l'argile ne saurait s'unir au fer, ces deux parties ne pourront pas s'unir. Alors le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, qui brisera tous les autres et durera éternellement, comme tu as vu, détachée de la montagne, la pierre lancée sans main humaine grandir et remplir l'univers. »

A l'ouïe de ces paroles, Nébucadnetsar se prosterna la face contre terre et reconnut en Daniel le prophète du Dieu vivant et vrai. Aussi Daniel le prophète fut-il élevé en puissance et mis au-dessus de tous les mages babyloniens.

Vous comprenez, mes enfants, que le roi avait un moyen bien simple de reconnaître la vérité de cette prophétie, car Daniel venait

en même temps de lui retracer le songe ignoré de tout le monde et même oublié par celui qui l'avait fait. Qui donc l'avait révélé à Daniel? Ce n'étaient pas les mages, car ils étaient condamnés à mort pour n'avoir pu le rappeler; ce n'était pas le roi, puisqu'il déclare l'avoir oublié. Encore une fois qui donc avait fait connaître ce songe à Daniel? Celui même qui l'avait envoyé à Nébucadnetsar, celui qui connaît le passé et l'avenir; le Dieu qui gouverne tout, depuis les visions qui remplissent nos nuits, jusqu'aux astres qui peuplent l'univers.

Mais le Dieu qui donne à Nébucadnetsar, idolâtre, la preuve que Daniel est bien son envoyé, nous laissera-t-il, nous, chrétiens, sans démonstration? Non, mes amis. Ce que Dieu fit alors pour le roi de Babylone, il le fait aujourd'hui pour les petits enfants : il vous donne, avec l'interprétation, sa preuve; ce qui jadis était une prophétie à venir, est aujourd'hui l'histoire du passé, et si vous avez lu les annales chaldéennes, grecques et romaines, vous avez vu l'accomplissement des paroles du prophète :

La tête d'or, c'était l'empire de Babylone ;
La poitrine d'argent, le royaume des Perses ;
Le ventre et les hanches d'airain, celui d'Alexandre ;

Et les jambes de fer, l'empire romain, auquel est venue se mêler l'argile de la papauté. Déjà la pierre lancée sans main, la Bible venue du ciel, a frappé la statue colossale, brisé sa tête, son corps, et chaque jour ses pieds eux-mêmes tombent en poussière.

Vous voyez donc, mes amis, que vous-mêmes avez aujourd'hui sous les yeux l'accomplissement de la prophétie de Daniel ; vous êtes plus favorisés que Nébucadnetsar : le roi n'eut pour preuve que le ressouvenir d'un rêve ; vous avez, vous, l'accomplissement de la prédiction.

Mais Daniel n'est plus un enfant, son histoire n'est donc plus mon affaire. Si vous désirez en savoir davantage, ouvrez la Bible et lisez son livre jusqu'au bout ; vous y verrez l'histoire dont je ne vous donne ici qu'une gravure, l'histoire de Daniel dans la fosse aux lions.



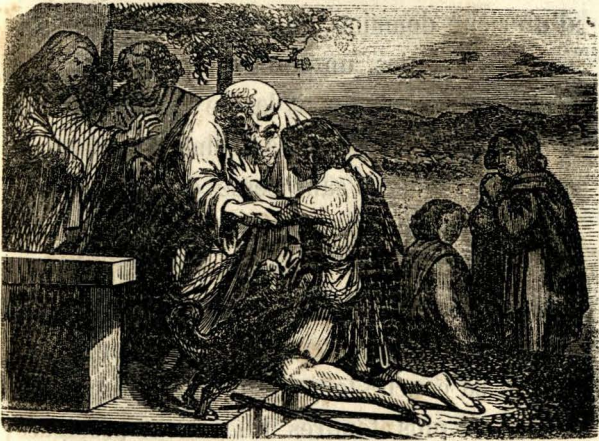
Daniel dans la fosse aux lions.

Mais vous devez y chercher avant tout, au chapitre neuvième, les prophéties aujourd'hui accomplies sur la venue, la vie et la mort de Jésus-Christ.

L'ENFANT PRODIGE.

102

L'ENFANT PRODIGE.



L'enfant prodigue de retour.

L'Orient, ce mot seul me transporte dans une douce rêverie ! Combien j'aime cette atmosphère tiède et transparente, ce calme, cette solitude même au milieu des habitations ; ces hommes assis, immobiles, ces mai-

sons fermées, ces costumes invariables, cette vie toujours la même, où rien ne presse, où l'on prend les événements comme ils viennent et le vent comme il souffle, sans prétendre en changer la direction !

C'est dans ces immuables contrées, au sein d'un riche domaine, que vivaient, il y a environ vingt siècles, un père de famille et ses deux garçons. L'aîné aimait la vie des champs, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer la fortune ; aussi travaillait-il sans cesse et se refusait-il des plaisirs coûteux. Son frère était tout différent : enfant vif, léger, il s'ennuyait de cette vie monotone, il avait le malheur de n'avoir rien à désirer. Ses repas étaient toujours abondants, sa couche toujours prête. Indisposé, les soins les plus tendres lui étaient prodigués ; bien portant, il était libre de courir les champs de son père ; mais ce bonheur tranquille le fatiguait. Quelquefois, plongé dans ses rêveries, les regards portés vers l'horizon, il se demandait ce qu'il pouvait y avoir au delà. Il avait entendu parler de Jérigo, jadis entourée de hautes murailles ; de Jérusalem, encore ornée de fontaines, de portiques, de palais et

d'un magnifique temple ; et tout cela se peignait plus magnifique encore à son imagination. Aussi se disait-il souvent : Oh ! si j'étais mon maître, j'irais visiter ces lointaines contrées. Il ne songeait pas que la maladie, la misère et le vice sont de tous les pays.

Un jour, une pensée le frappe : Pourquoi, se dit-il, ne partirais-je pas de suite aussi bien que plus tard ? Pourquoi mon père me refuserait-il aujourd'hui la part du bien qui doit me revenir ? Essayons de le lui demander.

Aussitôt fait que dit. « Mon père, dit-il sans plus de façon, donne-moi la part du bien qui doit m'échoir, afin que j'aie voyager et m'instruire dans les pays étrangers. » Mais ce qu'il n'avoua pas, c'était son désir de s'éloigner de la maison paternelle pour n'être plus surveillé.

Son père ne répondit rien, mais son cœur venait d'être percé par ces paroles comme par une épée. Il y voyait de l'ingratitude et une soif ardente pour le plaisir. Toutefois il comprit qu'il ne servirait à rien de faire des représentations à son enfant, et que le mieux était de le convaincre par l'expérience de la vanité du bonheur qu'il allait chercher. Aussi,

après avoir fait en silence la part de ses deux fils, les laissa-t-il tous deux libres de partir ou de rester.

Quelle joie pour le cadet ! être son maître, avoir de l'argent et voyager ! Ce tableau le saisit si vivement, qu'il ramassa tous ses biens, et peu de jours après il partit, joyeux et léger, comme l'oiseau échappé de sa cage, pour voler au hasard dans les espaces inconnus et sans fin.

Il s'en alla donc, loin de la surveillance paternelle, chercher ce qu'il nommait plaisir, mais que l'Évangile appelle débauche. Chacun change le nom du vice qu'il veut garder.

Le voilà donc mettant son trésor dans un coin de sa demeure, et puisant là sans compter pour se vêtir de fin lin, se traiter splendidement et recevoir des amis. Quoi de plus simple que de boire et de manger ? se disait-il sans doute. Le bon Dieu a-t-il fait toutes ces choses pour ne pas en user ! D'ailleurs, nous ne serons pas toujours jeunes ; mangeons et buvons, car demain nous mourrons.

En attendant le lendemain, lui et ses amis restent là, couchés autour de la table ; le vin

circule, les mets se renouvellent. Comme ils n'ont plus ni faim ni soif, il faut bien des boissons plus vives, des mets plus délicats, pour piquer le palais affadi. Enfin les forces s'épuisent, le sommeil vient et tous tombent endormis comme des brutes sur les restes du souper.

Le lendemain, si l'on n'est pas mort, toujours est-on fatigué. On ne se sent goût pour rien, du moins pour rien de bon. On va se promener dans les champs, l'appétit revient, le repas recommence, comme recommencent l'ivresse, la fatigue, le sommeil et le dégoût.

Dans un tel train de vie, le trésor diminue vite, mais on a bien soin de n'y pas regarder de trop près. On y plonge la main en détournant la tête, et l'on se dit : Qu'est-ce qu'une pièce d'or prise sur un monceau ? Rien ! je suis donc aussi riche qu'hier ; que la vie s'écoule et vive le plaisir !

Mais son trésor dura moins que sa vie, et vint un jour où le jeune homme fut tout étonné de poser la main dans une cassette presque vide. Alors, effrayé, il se dit qu'il voulait à l'avenir s'amuser avec économie, se choisir des distractions moins coûteuses. Mais

ces plaisirs à bon marché, plus grossiers, n'en détruiraient que plus vite sa santé.

Enfin, il devint sérieux quand il ne put pas faire autrement ; il laissa la débauche qui compromettrait sa vie, ses compagnons qui vidaient sa bourse et il résolut de travailler. A quel travail était-il propre, affaibli par les excès et ignorant de toute profession ? Il dut appeler ses amis à son secours ; mais des amis toujours attentifs à l'appel du plaisir, sont sourds aux cris de la misère. Il lui fallut donc quitter sa demeure, vendre ses meubles, ses vêtements, jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'une ressource, à lui jadis maître, celle de se faire valet !

Alors survint dans le pays ce sur quoi l'on ne compte jamais, une calamité, une famine, et notre pauvre jeune homme se présenta chez un riche propriétaire pour lui offrir ses services contre sa nourriture.

Vous représentez-vous ce jeune prodigue venant comme mendiant à la porte d'une maison splendide qui lui rappelle celle de son père, avançant avec réserve, parlant avec timidité, dans la crainte de déplaire à celui qui peut

le faire vivre ou le laisser mourir de faim ?

Il n'obtint pas même la faveur de servir dans la maison. On ne place pas ainsi près de soi des inconnus, surtout quand leur extérieur peu recommandable fait soupçonner un passé honteux. Le péché laisse des traces sur le vêtement comme sur la figure. Aussi le propriétaire envoya-t-il le jeune homme apprenti-serviteur à la campagne pour garder, non pas sa métairie, non pas même ses chevaux ou ses bœufs ; j'ose à peine le dire, il l'envoya pour garder ses cochons !

Il part la tête basse, et vient prendre son premier emploi. Ici du moins, pense-t-il, je pourrai manger ! Mais il avait compté sans son maître. En nourrissant bien ses pourceaux, ce maître les rendait plus gras, les vendait plus cher ; tandis qu'en faisant une part plus grande à leur gardien, il aurait diminué d'autant celle de son troupeau, dès lors bien moins nourri et bien moins vendu. Voilà le calcul du fermier, en sorte que les glands qu'il faisait jeter en abondance dans l'auge, il ne les mettait qu'avec parcimonie sur la table, et le pauvre enfant, jadis riche, aurait bien voulu,

nous dit l'histoire, se rassasier alors des glands que mangeaient les pourceaux, et que personne ne lui donnait.

Quel contraste ! la bête est repue, l'homme a faim ! la bête est soignée, l'homme oublié ! Les pourceaux mangent, dorment, se reposent là, couchés dans les champs ; leur gardien souffre, pleure, assis sur une pierre, la figure amaigrie et les entrailles torturées par la faim !



L'enfant prodigue repentant

Un jour, brisé par tant de souffrance, le jeune homme se retire dans une solitude pour méditer, il compare son passé à son présent. Qu'est devenu, se dit-il, le temps où, loin de servir, j'étais servi ? où j'allais dans les champs sans souci, pour revenir à la maison trouver, sans travail, mon repas préparé ? Où est le temps où mon bon père veillait sur ma santé, choisissait mes plaisirs ? A cette heure même, combien n'y a-t-il pas de domestiques dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, et moi, son fils, je meurs de faim ! Et c'est moi qui l'ai voulu ! j'ai quitté la maison, dissipé ma fortune, dédaigné mon père, lui qui m'a fait tant de bien ! Je suis un misérable ! Je mérite pire que mon sort. Mais je sais ce que je ferai : je me lèverai, j'irai trouver mon père et lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ; je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme un de tes esclaves, mais reçois-moi dans ta maison.

Et le pauvre enfant pleurait ; son cœur en fut soulagé, sa résolution était prise, il se sentait déjà plus heureux, heureux non pas de son bien-être à venir, mais de son humi-

liation présente. Il se plaisait à s'abaisser, parce qu'il sentait qu'il méritait cet abaissement; il trouvait une certaine saveur jusque dans ce mépris de lui-même, expression de son repentir. Oh! si cette disposition pouvait durer toujours! Comme il s'étonne à présent d'avoir eu besoin de tant de choses jadis pour se procurer ce bonheur qu'il n'a finalement jamais rencontré. Mais le bonheur est là, se dit-il avec surprise et admiration! le bonheur est en moi. Pourquoi suis-je donc allé le chercher si loin? Le bonheur ne coûte rien. Privé de tout, j'en jouis plus que jamais. Qui désormais pourrait me l'ôter? Qui peut m'empêcher de me repentir, de pleurer, de m'humilier et d'aimer mon Dieu et mon père? Personne! Oui, sans doute, cette pensée me vient de Dieu que dans ce moment mon père prie en ma faveur.

Et le jeune homme pleurait toujours, mais sans amertume. Il prit donc congé de son maître, et se mit en route sans retard, couvert de haillons, pour revenir dans sa patrie.

Pendant ce temps, que faisait son père? Le fils, qui le connaissait bien, nous l'a dit :

son père priait pour le retour de son enfant. Il reprenait chaque matin la route de la montagne solitaire pour plonger de plus haut son regard plus au loin ; comme si ce jour-là (et tous les jours c'était de même) il devait voir revenir son pauvre enfant.

Un jour où son espérance était plus vive que jamais, car son espérance croissait sans cesse, il voit poindre à l'horizon une forme incertaine ; il lui semble que c'est un homme, un voyageur aux vêtements déchirés, à la marche lente, se traînant avec peine appuyé sur un bâton. C'en est assez, le cœur du père l'a reconnu. C'est lui, c'est son enfant ; il s'élançe, court, et ne s'arrête que dans les bras de son fils bien-aimé.

« Père ! père ! crie l'enfant, j'ai péché contre le ciel et contre toi ! je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme un de tes serviteurs ! »

Le père, sans répondre, se retourne vers ses domestiques accourus, et leur dit, les yeux baignés de larmes, le cœur plein de joie : « Apportez la plus belle robe et l'en revêtez ; donnez un anneau pour sa main, une chaus-

sure pour ses pieds, et puis venez, tuons le veau gras, mangeons et réjouissons-nous ; car voyez : mon fils, qui était perdu, est retrouvé ; il était mort, le voilà ressuscité ! » Et tous joyeux rentrèrent à la maison et firent un grand festin.

En revoyant cette vaste et magnifique demeure, ces nombreux domestiques, ce père si vénérable et tant aimé, le fils repentant reconnaît qu'il est chez lui, que c'est ici sa place, et il s'étonne de l'avoir jamais abandonnée ; comme nous-mêmes, lorsque nous avons fait le mal et que nous revenons humiliés vers notre Dieu offensé, mais miséricordieux, nous le trouvons plus aimable et nous nous étonnons d'avoir pu l'outrager.

Ils étaient au milieu du repas, lorsque le fils aîné, qui était allé surveiller ses ouvriers à la campagne, revint des champs. Il comptait sans doute en lui-même les bénéfices probables de la récolte prochaine, lorsque des sons bien nouveaux dans la maison de son père viennent frapper son oreille. Il écoute et croit reconnaître des symphonies et des chœurs. Étonné, il appelle un domestique,

lui demande ce qui se passe, et apprend que son frère est revenu. De là le festin et la musique.

A cette nouvelle, le fils avare et orgueilleux s'indigne. « Quoi! dit-il, voilà mon frère qui, après avoir mangé sa fortune, revient pour dévorer la mienne? J'aurai travaillé pour lui? Non, non, c'est une injustice, une indignité! » Et jetant son bâton, il veut se retirer.

Mais son père apprend ce qui vient de se passer; il se lève de table, vient à la rencontre de son fils aîné et lui dit :

— Mon ami, entre dans la salle du festin.

— Non, dit le fils colère. Voilà si longtemps que je te sers sans jamais te désobéir, et jamais tu ne m'as seulement donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis. Et quand ton indigne fils, qui a mangé son bien avec les femmes de mauvaise vie, se présente, pour lui tu tues le veau gras et tu fais un festin!

— Mon enfant, tu es toujours avec moi, et, s'il le faut, tout mon bien est à toi! Mais il fallait bien se réjouir, car ton frère, qui

était perdu, est retrouvé ; il était mort, le voilà ressuscité! »



Un jeune lecteur retournant comme l'enfant prodigue.

Mes chers amis, ce père et ces deux fils, qui vivaient, il y a vingt siècles, vivent encore, et vous, les connaissez : ce père, c'est Dieu ; ces fils, c'est vous tous. Mais des deux lequel êtes-vous, chacun en particulier?

Prononcez !

LE JEUNE ET RICHE SEIGNEUR.

LE JEUNE ET RICHE SEIGNEUR.



Rêve du jeune et riche seigneur.

Il y avait autrefois un jeune homme très content de lui; d'abord parce qu'il était jeune. Il lui semblait que s'il était agile, vigoureux, intelligent, beau de visage et gracieux de tournure, c'est à lui seul qu'en revenait le mérite, comme s'il s'était fait lui-même!

Mais il n'était pas moins satisfait de sa personne, parce qu'elle était riche, que parce qu'elle était jeune. Avoir de l'argent à souhait, commander à de nombreux domestiques, être salué par les passants, s'entendre faire des compliments sur son luxe, ses propriétés, ses châteaux, tout cela lui faisait redresser la tête et prendre des airs importants. Il est vrai que ses domestiques étaient les serviteurs de sa fortune, que les passants saluaient sa fortune, que les compliments s'adressaient à sa fortune; mais se substituant à sa fortune, c'est de lui-même, et non pas d'elle, que le jeune riche était content et glorieux.

Toutefois ce n'était pas là ses plus grands titres à la distinction; car tout le monde est, ou a été jeune; tout le monde à la rigueur peut devenir riche; or, on estime peu ce que tout le monde est ou peut devenir. On se plaît à posséder des qualités, des titres qui vous soient particuliers. Comme César, on aime mieux être le premier dans un village que le second à Rome. Comme le pharisien du temple, on jouit à se dire : « Je ne suis pas

comme le reste des hommes ! » et alors on se cherche une gloire toute personnelle. Aussi notre jeune homme riche était-il tout fier d'être ce que peu de gens sont , d'être un grand seigneur. Un seigneur ! comme ce mot retentit agréablement à l'oreille ! s'entendre appeler monseigneur ! Monseigneur veut - il bien permettre ? Monseigneur est servi ; oui , monseigneur ; non , monseigneur ; tout cela caresse singulièrement l'oreille , et je connais des gens qui donnent un sou chaque fois qu'un mendiant fait semblant , dans la rue , de les prendre pour un seigneur ! Monsieur le comte , un petit sou , s'il vous plaît ! — Un jour , passant dans la rue de Grenelle-Saint-Germain , je m'entends appeler humblement : Monsieur le ministre !... Monsieur le ministre !... Je lève la tête et je me vois en face de l'hôtel du ministère de l'intérieur. L'homme qui m'appelait ainsi en tendant la main , appelait de même tous les passants en habit noir ; il y gagnait sa vie ; ce qui montre évidemment que notre jeune riche devait prendre un grand plaisir à s'entendre appeler du matin au soir monseigneur , et qu'il a dû finir par

se croire plus de mérite qu'à ceux qu'on appelait tout simplement Pierre ou Jean; nouveau motif pour être très content de lui-même.

Enfin ce qui lui donnait le plus de satisfaction, c'étaient ses qualités de cœur. Ainsi jamais il n'avait tué personne ! Il est vrai que personne n'avait songé à le tuer lui-même. — Ainsi il n'avait jamais volé. A la vérité sa grande fortune lui en ôtait la tentation. — Ainsi il avait toujours honoré ses parents; d'autant plus qu'en les honorant dans le monde il rehaussait sa propre considération. — Enfin, jamais il ne fit un faux serment; on le comprend : il était magistrat lui-même, le faux serment était une des grandes difficultés de sa profession; il y aurait eu à la fois trop de danger et trop de honte à donner un exemple qui, suivi par d'autres, fût retombé doublement sur lui.

Le voilà donc très heureux de pouvoir dire : Je n'ai jamais tué, ni volé; je respecte mon père, et je n'ai jamais été un faux témoin ! Gloire, gloire à moi ! devait-il se dire tout bas.

Mais ce qu'il disait tout bas, il aurait bien

aimé que quelqu'un le dît tout haut, surtout si ce quelqu'un avait pu se trouver un grand personnage. Quand on est si content de soi, ce qu'on ambitionne le plus c'est un compliment des autres, et vous allez voir notre jeune et riche seigneur se faire mendiant pour l'obtenir. Il se mettra à genoux s'il le faut ! Il flattera même celui dont il veut obtenir un peu d'encens !

Un jour il apprend qu'un grand docteur, un prophète même, est arrivé dans sa ville, qu'il s'appelle Jésus, fait des miracles, instruit le peuple, et que la foule le suit partout. On vient lui dire justement que ce Jésus a donné un grand éloge à une pauvre femme et à un soldat, simplement parce qu'ils ont montré leur foi, et que cet éloge donné par le grand docteur a été entendu de tout le monde.

Quelle bonne occasion d'en obtenir autant ! Oh ! s'il pouvait voir son mérite proclamé par un envoyé de Dieu en présence du reste de l'humanité, c'était bien séduisant ! Aussi cela fit-il grande envie à notre jeune et riche seigneur, rassasié de la gloire et de l'encens qu'il se donnait lui-même.

Au même instant il entend du bruit dans la rue, il voit la foule qui se précipite vers la porte de la ville, et Jésus, au milieu, prêt à partir. Aussitôt lui-même s'élançe, accourt et vient se jeter à deux genoux devant le Sauveur : « Bon maître, lui dit-il, que faut-il que je fasse pour hériter de la vie éternelle ? »

Jésus, qui lit dans les cœurs et surtout dans les cœurs orgueilleux, où la chose est plus facile ; Jésus, qui voit dans les replis de ce cœur le désir d'être approuvé et qui comprend que le jeune homme lui donne le titre de bon pour se le faire rendre, déjoue la ruse et lui répond avec sévérité : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon ; » ce qui veut dire, toi, tu ne l'es pas !

Mais, hélas ! l'orgueilleux qui aurait été tout œil et tout oreille pour les éloges, devient aveugle et sourd pour une correction. Aussi n'eut-il pas l'air de la comprendre, et quand Jésus lui dit : « Observe la loi, » il répondit sans hésiter : « Je l'ai gardée dès mon enfance. »

Quel triomphe pour lui de pouvoir dire devant le public : J'ai observé la loi de Dieu

depuis mon enfance ! Je n'ai fait tort à personne ; j'ai tenu ma parole ; j'ai vénéré mes parents, et cela toute ma vie ! Il croit donc obtenir par cette vanterie l'éloge que sa flatterie ne lui a pas obtenu. Mais Jésus lui répond : « Il te manque une chose ; vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, ensuite charge la croix et suis-moi. »

Quelle surprise pour le pauvre garçon qui se croyait déjà un petit saint et qui se voit ainsi repoussé si loin. « Quoi ! vendre tout ce que j'ai ? tout donner aux pauvres ? Mais n'ai-je pas assez fait de bien ? ai-je jamais fait tort à personne ? ai-je tué quelqu'un ? n'ai-je pas honoré mon père et ma mère, tenu mes serments ? »

Méditant ainsi en lui-même, le jeune homme baissa la tête et s'en alla tout triste. Vous croyez peut-être qu'il s'en va mécontent de lui-même ? Du tout, il est mécontent de Jésus-Christ comme on est mécontent de tout homme qui conseille ce qu'on n'aime pas. Oh ! l'on ne perd pas si facilement la bonne opinion qu'on a de soi. L'orgueil est un cancer, il ronge celui qui le porte, et l'on ne

peut s'en guérir qu'en coupant, creusant, curant jusqu'au fond dans ses chairs ! Il est plus facile de supporter l'amputation d'un membre que l'extirpation de la vanité ! J'ai vu des centaines d'hommes privés de leurs jambes ou de leurs bras ; mais je n'en ai guère vu sans leurs quatre membres complets d'orgueil, d'amour-propre, de prétentions et de vanité !

Et cependant quelle folie à ce jeune homme que de prétendre hériter la vie éternelle par ses propres mérites ! que de venir dire à Jésus : Combien vends-tu le ciel ? que faut-il que je fasse pour le gagner ? Tiens, voilà cinq, dix commandements que j'ai toujours observés, paye-les-moi en amour divin ! Je te donne les œuvres d'une créature, rends-moi en échange la félicité du Créateur ; prends ma terre, et je prendrai ton ciel ; reçois mes quelques années et rembourse-moi par ton éternité ! Nous serons quittes et chacun gardera sa dignité. Quelle pitié, quel dégoût, dirai-je, un tel langage chez une créature doit inspirer à son Créateur ! Ceci me rappelle une histoire.

Un jour un misérable voyageur, tout cou-

vert de boue, qu'il s'efforçait de cacher, et tout fier d'un ruban fané flottant à son chapeau, se présente à la porte d'une magnifique capitale au moment où le monarque passait entouré de sa garde d'honneur. Tout le peuple accourt joyeux ; l'enthousiasme de l'amour éclate de toutes parts. Alors le voyageur boueux, se redressant, s'approche du roi, lui tend la main avec fierté et lui dit : « Voilà cinq sous pour payer mon séjour dans ton royaume ! Fais-moi place, voilà cinq sous ! Donne-moi une province, voilà cinq sous ! Un trône, voilà cinq sous ! »

Que fit le monarque ? Il n'eut le temps de rien faire, tellement il était étonné de cette sottise arrogante. Mais les gens de sa suite, prenant cet homme par les épaules, le chassèrent de la ville avec sa mesquine monnaie.

Il sortait tout étonné de ce traitement lorsqu'il vit un mendiant accourir, fendre la foule et se jeter en larmes aux pieds du roi : « Seigneur, dit celui-ci, je suis pauvre, coupable et souffrant ; mais toi, riche, puissant et bon ; je ne puis rien pour ta gloire, toi tu

peux tout pour mon bonheur ! Je te demande l'aumône, accorde-moi l'hospitalité, un coin dans ton royaume ; le plus simple réduit me suffira toujours à moi, rebut du monde, qui ne compte plus, seigneur, que sur ta bonté. »

Mes enfants, que fit le monarque ? Vous l'avez sans doute deviné : touché de compassion et heureux de la confiance que lui témoignait le pauvre mendiant, il lui permit de prendre place dans son empire.

Eh bien, mes amis, ce roi, c'est Dieu ! cet orgueilleux offrant cinq sous, c'est notre jeune homme offrant ses bonnes œuvres ; l'heureux mendiant ce sera vous-mêmes, si vous avez ses sentiments d'humilité !

Vous comprenez donc maintenant ce que Jésus voulait de ce jeune homme : ce n'était pas qu'il vendît ses biens pour les donner aux pauvres, mais c'était qu'il sentît qu'il en était incapable ; et qu'incapable d'obéissance, il était indigne du ciel ; que pour obtenir la vie éternelle il ne devait plus songer à la mériter comme une récompense de ses bonnes œuvres, mais à la recevoir comme une pure grâce de

son Dieu. Le jeune homme était trop content de lui-même pour comprendre cela; il s'en alla tout triste, cherchant à se persuader que Jésus se trompait et que lui-même avait raison.

Il put y réussir de jour, pendant que les passions veillent et trompent la conscience; mais je suis convaincu que la nuit, dans le sommeil, où nous nous voyons tels que nous sommes, il dut rêver souvent que le Roi des rois lui donnait l'ordre de brûler toutes ses richesses et les faisait jeter au feu malgré lui, comme dans notre gravure!

Quand il fut parti, le Sauveur voulut faire servir son départ à la foule, et dit : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à ceux qui se confient aux richesses d'entrer dans le royaume des cieux. »

Remarquez que Jésus ne dit pas : les riches, mais bien : « ceux qui se confient aux richesses. » Or, le pauvre comme le riche a confiance aux richesses; l'un à celles qu'il possède, l'autre à celle qu'il convoite. Cela revient donc à dire : Quiconque se confie à quoi que ce soit de ter-

restre ou d'humain, fût-ce à lui-même, celle-là ne peut pas entrer dans le royaume des cieux.

— Mais alors qui donc peut être sauvé ? s'écrient ceux qui l'entourent.

— Quant aux hommes, répond Jésus, cela est impossible.

— Nous sommes donc tous perdus ? direz-vous peut-être, mes amis.

Mais le Sauveur ajoute :

« Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » Ce qui revient à dire : Ce que ni le riche ni le pauvre ne peuvent accomplir, leur salut, Dieu peut le donner, et c'est à lui qu'il faut le demander.

— Et à nous qui avons tout abandonné pour te suivre, dit alors Simon Pierre, que nous arrivera-t-il ?

— Personne, répond Jésus, n'abandonne maison, frères, sœur, père, mère, enfants ou champs pour l'amour de moi et de l'Évangile qu'il n'en reçoive ici-bas cent fois autant, et la vie éternelle dans le monde à venir. L'homme ne peut pas être plus généreux que Dieu ; si l'homme a fait à Dieu quelque réel sacrifice,

comment Dieu se laisserait-il vaincre en générosité? Ainsi l'existence d'un seul chrétien vraiment dévoué qui aurait donné un seul verre d'eau dont lui-même avait besoin pour soutenir sa vie, prouve qu'il y a un Dieu qui lui donnera lui-même l'eau jaillissante jusqu'en la vie éternelle!

Qu'avait abandonné Simon Pierre? une simple barque et de misérables filets; mais il s'était avoué pêcheur et avait crié grâce!

Vous le voyez donc, mes enfants, ce que Jésus demande, ce n'est pas plus qu'on vende tous ses biens, que ce n'est qu'on quitte sa barque et ses filets; mais ce qu'il exige de tous, riches ou pauvres, c'est qu'ils renoncent à la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour reconnaître leur impuissance et alors réclamer la grâce de Dieu.

Mais, hélas! la bonne opinion de soi-même, c'est la dernière chose à laquelle on consent à renoncer. On s'arrange toujours de manière à la conserver.

Est-on médisant; on se pique de franchise, et l'on garde la bonne opinion qu'on avait de soi-même.

Est-on lâche; on se vante de sa prudence et l'on conserve la bonne opinion qu'on avait de soi-même.

Quel que soit le mal que l'on fasse, on en change tout simplement le nom : on le nomme bien et l'on garde toujours une bonne opinion de soi-même ! On accuse plutôt Dieu que de s'accuser ! C'est ce qui vous explique comment si peu d'hommes seront sauvés.

Et vous, chers enfants, avez-vous bonne opinion de vous-mêmes?... Oh ! n'ayez pas peur ! je ne vais pas vous faire un sermon ; toutefois remarquez, en passant, que vous n'aimez pas qu'on vous sermonne, ce qui prouve que vous voulez conserver la bonne opinion que vous avez de vous-mêmes, et que par conséquent vous n'êtes pas encore au nombre des sauvés. Et si je m'arrête ici ce n'est pas que je n'aie plus rien à vous dire.

Ainsi je pourrais ajouter que ce n'est que lorsqu'on a renoncé à la bonne opinion qu'on a de soi, qu'on renonce à sa barque, à ses filets, à tous ses biens ; que l'humilité conduit au dévouement, parce qu'elle fait aimer et

servir Celui qui nous a tant aimés. Mais, je vous le répète, je m'arrête ici, parce que vous ne me suivriez pas plus loin. Je vous laisse, mais je vous laisse au Seigneur.



Un inconnu demandant l'humilité.

TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE.



Timothée instruit par Lois dans les saintes Ecritures.

En Gallicie, au pied du mont Taurus, dans la petite ville de Lystre, vivait, il y a dix-huit siècles, une famille composée de quatre personnes : Lois, la grand'mère; Eunice, sa fille; le mari d'Eunice et Timothée, leur fils. Les deux femmes étaient Juives, le mari était

Grec, et l'enfant n'était rien. En effet, à sa naissance, son père, ne voulant pas qu'il fût juif, ne le soumit pas au rite de cette religion; et sa mère, ne voulant pas qu'il fût païen, lui parla de la loi de Moïse. Chacun tirait de son côté, et l'enfant ne pouvait avancer.

Supposez, mes amis, que votre père vous dise : Viens au temple de Jupiter, en même temps que votre mère vous dirait : Viens au temple de l'Éternel; quel ne serait pas votre embarras, votre inquiétude, et finalement votre malheur? car enfin, si vous allez d'un côté, on vous dira que votre mère est une superstitieuse; si vous allez de l'autre, on vous dira que votre père est damné. Si vous allez aux deux, vous entendrez des choses contradictoires, et si vous n'allez nulle part, vous resterez sans religion! Heureux donc les enfants qui ont à la fois une mère et un père chrétiens.

Le nom même de Timothée porte des traces de la lutte qui dut s'établir entre les parents, dès sa naissance, au sujet de sa future religion. En effet, ce nom, composé de

deux mots grecs, a dû être formé par le père, grec lui-même ; mais comme il présente une idée de la piété juive (crainte de Dieu), le sens dut en être suggéré par la mère, Juive pieuse. Que va-t-il donc se passer dans cette famille divisée ? Qui l'emportera ? Écoutons la réponse de l'histoire.

Moïse avait dit à chaque Israélite en parlant de la loi divine : « Tu l'enseigneras soigneusement à tes enfants ; tu t'en entretiendras dans ta maison quand tu te lèveras et te coucheras. » Loïs, la grand'mère, avait suivi l'ordre du prophète ; elle avait non-seulement enseigné les saintes Écritures à Eunice, sa fille, mais encore présidé à l'instruction de son petit-fils Timothée, et l'on aime à se dire qu'alors comme aujourd'hui cette sainte Bible était lue au sein des familles pieuses. Ce que vous avez vu de nos jours, on le voyait encore à Lystre. Le soir, la famille, non pas assise comme nous sur des chaises, mais penchée sur des coussins, était réunie dans un petit sanctuaire consacré au culte domestique. Les femmes et les enfants, qui ne quittaient guère la maison, et le mari

qui passait sa journée sur la place publique, se trouvaient alors réunis pour la soirée. Loïs tirait de sa cachette un rouleau de papyrus, le plaçait avec respect devant elle, et, après avoir invoqué le nom de Dieu, elle lisait des paroles telles que celles-ci : « Tu sauras que depuis l'ordre de rebâtir Jérusalem jusqu'à la venue du Christ, il y a sept septaines et soixante-deux septaines ; et après le Christ sera retranché, mais non pas pour lui-même ; après qu'il aura donné sa vie pour le péché, il se verra de la postérité, le bon plaisir de l'Éternel prospérera entre ses mains ; l'empire est posé sur son épaule ; c'est peu de chose que tu sois mon serviteur, pour rétablir les tribus de Jacob, mais je t'ai donné pour être la lumière des nations, et pour être mon salut jusqu'au bout de la terre, ô le désiré des nations ! »

Comprenez-vous, mes enfants, l'intérêt que devait avoir pour une famille juive expatriée une lecture qui lui promettait pour son époque même, dans sa propre nation, la naissance d'un être extraordinaire venant affranchir son peuple de l'esclavage, conquérir le monde et faire resplendir sur les siècles la gloire de son

nom ? Et les Juifs n'étaient pas seuls dans cette attente ; les païens mêmes, chez qui ces prophéties avaient été répandues, soupiraient après la venue du Messie.

Mais quand ce Messie viendra, à quoi le reconnaître ? Ici chacun répondait à sa manière. Loïs et Eunice, toutes deux Juives, ne demandaient d'autres preuves que l'accomplissement des prophéties. Timothée, fils d'un père grec, était cependant élevé par des Juives ; bien que jeune encore, il était homme. En tenant compte de son éducation et de son sexe, on peut donc supposer que, comme tous les Juifs, il attendait des miracles. Enfin, son père, né parmi des hommes amateurs de la sagesse, devait se représenter le Messie comme un grand philosophe.

— Il accomplira les prophéties, disaient Loïs et Eunice.

— Il fera des miracles, ajoutait Timothée.

— Il devra vivre comme un sage, pensait le père ; et tous attendaient, chacun confiant dans sa prévision.

Dans cette attente générale, chacun prêtait donc l'oreille à toutes les nouvelles qui pou-

vaient confirmer son espérance. Mais alors les nouvelles étaient plus rares qu'aujourd'hui. On ne connaissait ni journaux, ni postes, ni télégraphe électrique, et le seul moyen d'être informé de ce qui se passait, c'était de se voir sur les places publiques, de s'interroger mutuellement sur les événements du voisinage, et pour les nouvelles qui venaient de loin, il fallait attendre et interroger les rares voyageurs.

Timothée, sans doute, comme tous les jeunes gens, grand amateur de nouveauté et d'extraordinaire, allait s'informer si rien encore ne faisait pressentir l'arrivée du Messie.

Un jour, le bruit se répand dans la ville qu'un étranger vient d'arriver, qu'il est porteur d'une grande et bonne nouvelle, et que tout le monde est convoqué pour l'entendre. Cette annonce vivante parcourt les rues avec la rapidité de l'éclair, et le peuple désoccupé se trouve bientôt réuni dans le forum. La curiosité était si grande, qu'on y avait transporté même des malades, et en particulier un impotent, pour voir et entendre l'orateur. Cet orateur était un homme chétif de corps, mais grand d'esprit. Son sérieux commandait le res-

pect. Quand il eut fait signe de la main qu'il voulait parler, le silence s'établit, et il commença comme suit :

« Je viens vous annoncer une bonne nouvelle. Le Messie attendu si longtemps, prédit par tant de prophètes, le Messie est venu : c'est Jésus, né à Bethléem, vivant dans la Galilée et mort à Jérusalem pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier. Oui, moi-même, j'ai fait de grands efforts contre ce Jésus qu'aujourd'hui je vous annonce, blasphémant, emprisonnant et faisant mourir les chrétiens. J'allais à Damas pour cela, lorsque je vis par le chemin une grande lumière, et j'entendis une voix qui me dit : Paul, pourquoi me persécutes-tu ? Alors je dis : Qui es-tu, Seigneur ? Et il me répondit : Je suis Jésus que tu persécutes ! Mais lève-toi, je te suis apparu pour t'établir ministre et témoin. Je t'envoie maintenant vers les Juifs et les Gentils pour ouvrir leurs yeux, afin qu'ils soient convertis, et qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés et qu'ils soient sanctifiés par la foi qu'ils auront en moi, leur Sauveur. »

Au milieu de ce discours, l'orateur, nommé Paul, remarque dans la foule un pauvre homme perclus; il voit à son attention, à son attitude, qu'il possède la foi pour être guéri, et pensant qu'un miracle peut confirmer la vérité de ce qu'il vient d'annoncer, il s'adresse à l'impotent et lui dit : « Lève-toi debout sur tes pieds ! » Et l'homme perclus depuis son enfance se lève à l'instant, saute et se met à marcher.

Cette guérison, prompte, complète, gratuite, faisait comprendre le salut prompt, complet, gratuit que Paul annonçait de la part de Dieu, à ceux qui simplement se confiaient en Jésus-Christ.

A la vue de ce prodige, tout le monde est dans l'admiration; mais, hélas! plutôt que d'attribuer ce miracle au Sauveur que Paul annonçait, ces païens aimèrent mieux penser que Paul était leur propre dieu Jupiter!

Vous voyez, mes amis, que le miracle désiré par Timothée avait eu lieu. Nous savons même que Timothée y puisa la foi; mais remarquez que ce miracle ne put pas convertir ceux qui ne voulaient pas être convertis. Quelque temps auparavant, quand Jésus avait

guéri miraculeusement un sourd et muet, les pharisiens, plutôt que de croire au Fils de Dieu, lui dirent qu'il avait fait ce prodige par Belzébub, prince des démons ! Ici de même, les habitants de Lystre, à la vue d'un impotent tout à coup guéri, plutôt que de renoncer à leurs préjugés, disent : « Ce n'est pas Jésus-Christ, c'est Jupiter qui l'a fait. » Oui, mes enfants, quand on ne veut pas voir, on ferme les yeux ; de même, quand on ne veut pas croire, on ferme son cœur et bouche son esprit.

Mais au moins Loïs et Eunice avaient cru, car comme l'impotent, elles étaient disposées à se laisser convaincre. Jésus avait accompli les prophéties sur le Messie, et cela leur suffisait. Timothée avait vu le miracle, et c'en était assez ; mais son père croira-t-il, lui qui demande la sagesse ? Pour le savoir, continuons.

Quand Paul vit que le peuple le prenait pour un dieu et que les prêtres de Jupiter se préparaient à lui offrir un sacrifice, il se jeta dans la foule, et indigné, s'écria : « Pourquoi faites-vous cela ? je suis un homme comme vous, sujet aux mêmes infirmités que vous, et

je viens vous exhorter à quitter ces choses vaines pour vous convertir au Dieu vivant qui nous fait du bien en nous envoyant les pluies du ciel, les saisons fertiles, et remplissant nos cœurs de bien et de joie ! »

Cette conduite dut frapper le père de Timothée, lui qui désirait la sagesse. Quoi de plus admirable, en effet, qu'un homme qui, pris pour un dieu, se refuse à le laisser croire ? Un homme à qui l'on veut rendre les honneurs et qui les repousse ! Quel amour de la vérité dans ce Paul, et quelle humilité ! Certes, ce n'étaient pas là des choses ordinaires ; quand on nous admire, nous jouissons, alors même que nous ne méritons pas cette admiration ; et quand on nous méprise, nous repoussons ce mépris, alors même que nous le méritons. Nous recevons toujours avec plaisir un compliment, jamais une censure : moins le compliment est fondé, plus il nous est agréable ; plus la censure est juste, plus elle nous blesse. Aussi cette sagesse de l'apôtre vint encore ébranler l'incrédulité du père de Timothée, et Dieu, qui ne fait rien à demi complétera bientôt l'œuvre qu'il a commencée.

Les Juifs de la ville voisine, qui avaient chassé Paul, apprirent que les Lystriens l'avaient au contraire bien reçu, et dès lors irrités, ils vinrent pour le décrier auprès de ce peuple. Ils y réussirent, et ces mêmes hommes qui, la veille, traitaient Paul comme un dieu, le lapidèrent le lendemain ! Heureusement ses disciples (dans leur nombre devait se trouver Timothée) vinrent prendre son corps et l'emportèrent hors de la ville. Paul n'était pas mort. Revenu à lui-même et à peine guéri, le courageux apôtre rentra dans Lystre au risque d'être de nouveau lapidé, et vint fortifier les chrétiens.

Eh bien ! mes amis, ce dévouement d'un homme sorti d'une ville où l'on vient de le persécuter pour entrer dans une ville où l'on le lapidera, ce dévouement d'un homme qui affronte la fureur de ses adversaires, les préjugés de ses admirateurs, et qui revient, au péril de sa vie, prêcher son maître, ce dévouement n'est-il pas digne d'admiration ? N'y reconnaît-on pas l'envoyé de Dieu ? et quand le père de Timothée, Grec qui demandait la sagesse, en eut été témoin, son esprit et son cœur

ne durent-ils pas être complètement gagnés ?

Je le crois ; car, plus tard, il permit non-seulement que son fils devînt juif, mais mieux que cela, chrétien. C'est ce que vous allez voir.

Huit ans plus tard, lorsque Timothée n'était plus un enfant, mais un jeune homme, Paul fit un nouveau voyage à Lystre, où sa première visite avait laissé des traces. En effet, tandis qu'à son premier voyage il avait été accueilli par une populace païenne, dont la faveur avait été aussi facile à perdre qu'à gagner, à son retour il fut reçu avec transport et honoré avec constance par un peuple chrétien, qui, pendant ces huit années, était resté ferme dans la foi en Jésus-Christ. Quel bonheur ce dut être pour Timothée, maintenant adolescent, de revoir, après une si longue absence, celui qui l'avait converti ! Toutefois, il était si humble, qu'il ne pensa pas même à se présenter à l'Apôtre et à lui tendre la main pour faire sa connaissance personnelle, retenue bien rare chez les enfants qui aiment tant à se produire, surtout devant les étrangers ! Il fallut que les chrétiens de Lystre le lui présentassent comme un frère digne de toute confiance.

Sa simplicité, sa douceur, plurent de suite à Paul, qui voulut l'emmener avec lui dans ses voyages. Timothée n'était pas seulement connu et recommandé par ses compatriotes, mais encore par les habitants d'Iconie, ville voisine, qui lui rendirent un bon témoignage auprès de l'Apôtre.

Voilà comment le jeune chrétien humble, simple, se trouve, sans le vouloir, connu de tous, recommandé par tous quand l'heure en est venue. Supposez que Timothée fût allé se présenter lui-même à saint Paul et lui dire : « Mon aïeule connaît bien les saintes Ecritures, ma mère est une femme pieuse, moi-même je suis depuis longtemps chrétien, et chrétien converti par toi-même ; je suis donc digne par ma famille, capable par mon expérience de te seconder dans ta grande mission ; » supposez, dis-je, que Timothée se fût ainsi lui-même recommandé, croyez-vous que le saint apôtre l'eût accepté pour son compagnon ? Non, sans doute. Au contraire, la bonne opinion que Timothée aurait montrée de lui-même eût été la meilleure raison pour que Paul en eût une mauvaise ; car il n'y a pas de chrétien, surtout

de jeune chrétien, sans humilité. Ou bien, supposez que, d'un ton doucereux, Timothée fût venu parler de ses *faibles* talents, des *dons* qu'il avait reçus du Seigneur; c'est-à-dire qu'il fût venu se vanter tout en feignant la modestie, pensez-vous que Paul qui, comme tous les chrétiens, savait discerner les esprits, n'aurait pas lu dans son cœur vaniteux, même à travers des paroles hypocrites? Aussi Timothée garda-t-il le silence; ses frères furent sa lettre de recommandation. Paul, touché, en fit son meilleur ami et son plus fidèle compagnon. Savez-vous qui fut surpris de l'appel de Timothée? Ce fut Timothée lui-même, trop humble pour s'attendre à un pareil honneur.

Oh! mes amis, si vous pouviez savoir combien l'humilité est aimable devant les hommes, combien elle est agréable à Dieu; ou plutôt, si vous pouviez vous connaître, combien vous auriez d'humilité!

Mais ici, j'approche de la vie d'homme fait chez Timothée, et je ne veux pas sortir de son enfance. Qu'il vous suffise de savoir que, jeune encore, il fut mis à la tête d'une Eglise, qu'il en fonda plusieurs; et cependant sa poi-

trine était si faible, que saint Paul juge nécessaire de mêler aux directions qu'il lui donne pour les Eglises, le conseil pour lui-même de boire un peu de vin; parole touchante, qui prouve à la fois et l'amour du maître et le zèle du disciple. Probablement, si Timothée eût moins travaillé au service de Jésus-Christ, il serait moins fatigué et mieux porté. Mais non, il ne sait pas se ménager, dès qu'il s'agit du Sauveur qui s'est donné pour lui. Aujourd'hui Timothée consacre à Jésus un peu de temps sur la terre, bientôt Jésus donnera à Timothée, dans le ciel, l'éternité!

Est-ce là se sacrifier? Non, c'est témoigner son amour et sa reconnaissance, c'est-à-dire être heureux, comme je voudrais, chers amis, que vous tous le fussiez!

Adieu, au revoir, peut-être sur cette terre, peut-être dans le ciel, où nous retrouverons Timothée, le jeune homme, saint Paul, le vieillard, et Jésus-Christ, le Père d'éternité!

JÉSUS.

ISSUE

JÉSUS.



Jésus au milieu des docteurs.

Il y a mil huit cent cinquante - huit ans, deux scènes bien différentes s'accomplissaient sur deux points bien distants : l'une dans le ciel, l'autre sur la terre ; ces deux scènes, je vais vous les raconter.

Sur la terre, nous sommes à Rome ; c'est un jour de fête. Dès le matin, les hommes

libres , laissant leurs maisons à la garde d'esclaves enchaînés par le cou à leur porte comme des chiens, viennent prendre place au cirque de Tarquin le Superbe. Là, deux cent mille curieux assis sur les gradins attendent avec délices un spectacle sanguinaire; dans l'arène, des lions et des tigres poussent les rugissements de la faim; de la fosse s'élèvent les pleurs de leurs futures victimes; l'empereur arrive, fait un signe; la porte bestiaire s'ouvre, et pour divertir le peuple on jette aux bêtes furieuses trois cents gladiateurs à dévorer! Le repas commence, le sang coule, les os craquent et la foule joyeuse pousse une immense clameur.

Le soir, pour illuminer les jardins publics, on recouvre des hommes de bitume, on y met le feu, et les Romains se promènent à la lueur de ces flambeaux vivants!

La nuit s'avance; pour achever dignement la fête, l'empereur monte sur la terrasse de son palais, s'assoit en face de Rome, et pour se donner le spectacle d'un feu d'artifice, il fait brûler la ville entière.

Au même temps, à Carthage, pour se rendre

la divinité favorable dans une guerre, on brûle en pleine paix sur l'autel deux cents jeunes seigneurs !

A la même époque, dans les Gaules, des druides entassent, dans une statue colossale percée à jour comme une cage, des centaines de créatures humaines ; ils y mettent le feu et tout brûle, hommes, enfants et femmes, à la gloire de la divinité !

En Germanie, le spectacle est différent : dans une plaine, cent mille barbares d'un côté, cent mille sauvages de l'autre, tous armés de massues, de glaives et de dards, se précipitent avec rage les uns sur les autres, et se déchirent jusqu'à ce que les deux troupes anéanties laissent dans leurs huttes des milliers de veuves et d'orphelins.

Au fond de l'Orient la fête est plus complète : les maris étant morts, les femmes viennent se jeter dans les flammes ; et dans les îles de l'Océanie les enfants eux-mêmes sont précipités dans le cratère d'un volcan.

Tandis que les prêtres, les guerriers et le peuple s'amuse ainsi, d'autres hommes, plus paisibles, se livrent dans leurs demeures à l'im-

pureté et au crime, sous la protection de leurs divinités. Enfin, d'un pôle à l'autre, une vaste orgie, une corruption générale, un immense carnage, tel est le triste spectacle que présentait la terre il y a mil huit cent cinquante-huit ans.

Dans la même année, à la même heure, se passait dans le ciel une scène bien différente. Le Seigneur siégeait sur un trône élevé. Les séraphins volaient à ses ordres, des archanges se prosternaient devant sa face, et des chérubins se voilant de leurs ailes criaient sans cesse : « Saint, saint, saint est le Dieu des armées ! » Le Fils était à sa droite ; l'Esprit-Saint planait sur l'enceinte. L'amour divin remplissait tous les cœurs. Là, point de temple, Dieu lui-même était le sanctuaire de toutes les adorations ; là, point de soleil, le Fils lui-même était l'astre illuminant tous les esprits. Les mondes roulaient en silence sous les pieds de la céleste cour ; mais, hélas ! au milieu de cette paix profonde et de cette joie si pure, nos anges, la tête inclinée vers notre terre, pleuraient... ils pleuraient à la vue du triste spectacle qui vient de nous faire frémir.

Ces amis dévoués auraient voulu arrêter notre race déchue sur la pente de l'abîme ; mais qui le pouvait parmi ces anges ? Aucun ! La terre se souillait toujours, et l'enfer triomphant se délectait de nos malheurs.

Quel ambassadeur envoyer à la pauvre humanité ? Dieu lui avait déjà donné des prophètes, mais les prophètes avaient été moqués, emprisonnés, sciés ! Des anges eux-mêmes étaient tombés dans la révolte, et leur chef avait séduit le père de cette race humaine, qu'il s'agit de sauver. Qui donc envoyer sur la terre ? Les anges pleuraient toujours, et toujours revenait cette question : Qui voudra se dévouer ?

— Me voici, dit le Fils bien-aimé du Père, me voici ; je viens, ô Dieu ! pour faire ta volonté ; donne-moi un corps, je descendrai dans ce bas monde pour instruire, consoler et sauver la pauvre humanité. Fils de Dieu, je me ferai fils de l'homme, et je porterai la peine due aux crimes de mes nouveaux frères.

Aussitôt l'ange Gabriel, qui se tient devant Dieu, quitte le ciel pour la terre, descend en Judée et annonce à une jeune vierge qu'elle

enfantera, par la vertu du Saint-Esprit, un enfant dont Dieu sera le père et qui se nommera Sauveur.

Neuf mois plus tard, par une nuit d'hiver, sous un ciel étoilé, trois groupes de voyageurs se pressaient dans une étable autour d'une crèche, où reposait un enfant nouveau-né. Le premier groupe se composait de simples pâtres descendus de la montagne voisine, sur l'invitation d'un ange à la découverte de leur libérateur. Le second était formé de mages partis d'Orient sous la conduite d'une étoile, à la recherche du Messie annoncé par les prophètes. Enfin le dernier groupe, humble et pauvre, se composait d'un artisan et de sa femme, venus dans ce village pour affaires de famille. Arrivés depuis quelques heures, ils avaient demandé un logis dans l'hôtellerie; mais ils étaient d'une apparence si misérable, que personne ne s'était gêné, et il ne leur était resté pour refuge que l'étable des troupeaux.

Mais ce faible enfant, couché dans une crèche, enveloppé de quelques langes, quel est-il? — C'est ce Fils unique de Dieu que

nous avons vu tout à l'heure assis dans le ciel. Telle est la condition qu'il a voulu prendre : pour famille, un charpentier et une servante ; pour palais, une étable ; pour berceau, une crèche. Il était riche, il s'est fait pauvre ; il était dans la gloire, il s'est plongé dans l'ignominie ; il habitait le ciel, il s'est exilé sur la terre ; Fils de Dieu, il s'est fait fils de l'homme pour sauver vous et moi, mes enfants, misérables pécheurs !

Oui, mes amis, remarquez-le bien, il n'en est pas de cette naissance comme de toutes les autres. Personne ne peut se donner à son gré ses parents, sa patrie ; Jésus seul a pu les choisir. S'il est né dans une étable, c'est qu'il l'a voulu ; s'il a pour mère une pauvre femme, c'est qu'il l'a désiré ; en sorte que ce que vous repousseriez est précisément ce qu'il a pris.

Oh ! combien de petits garçons et de petites filles qui, s'ils avaient pu choisir le lieu de leur naissance et le rang de leur famille auraient agi différemment. Tous auraient voulu naître dans une capitale, tous être issus de princes, tous riches, tous puissants ; hélas !

tous différents de Jésus-Christ ! Comme s'il y avait du mérite à venir au monde ici plutôt que là ; de tel père, plutôt que de tel autre ! Non, mes enfants, telle n'est pas la vraie grandeur ; et vous allez la voir en Celui qui s'humilia jadis, mais qu'aujourd'hui le monde adore.

A peine Jésus était-il né que ses parents apprirent que des bourreaux le cherchaient pour le faire mourir. Le roi Hérode ayant ouï dire que le Messie venait de naître à Bethléem, et croyant, comme presque tous les Juifs, que ce Messie devait régner sur la nation, voulut s'en défaire pour rester lui-même sur le trône. Quelle folie à un homme que de se croire assez fort pour arrêter des événements que Dieu conduit ! Hélas ! cette folie est aussi en nous qui travaillons chaque jour à des projets contraires à la volonté de Dieu.

Hérode ne réussit pas. Avertis par un songe, les parents de Jésus partirent pour l'Égypte. Ainsi, après avoir voulu naître dans une étable, Jésus voulut vivre dans l'exil. Il est vrai qu'à la mort d'Hérode il revint dans sa patrie, mais pour y vivre obscur dans la boutique d'un charpentier. Là, il assistait à des travaux vul-

gaires qu'il partageait peut-être ; en tout cas, il y passa des années dans une famille indigente. On doit supposer même qu'il ne fut envoyé ni au collège des prophètes, ni dans aucune des écoles savantes de la capitale, car plus tard ceux qui l'entendent enseigner disent : Comment celui-ci sait-il les Ecritures, puisqu'il ne les a pas apprises ? Il vivait comme tant d'autres enfants pauvres, à la maison, dans la rue, et les voisins qui l'ont vu grandir disent un jour : N'est-ce pas là le fils du charpentier ? Son père et sa mère ne sont-ils pas au milieu de nous ? Ses frères ne sont-ils pas Jacques, Joses, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ?

Vous le voyez, la famille était nombreuse, la profession peu lucrative, la fortune bien mince ; car malgré leur piété les parents n'avaient pas pu offrir un agneau pour racheter leur premier-né ; ils durent ne présenter que deux tourterelles, offrande du pauvre ; ainsi, après l'humiliation de l'étable, les persécutions dans l'exil ; après l'exil, l'établi d'un ouvrier, voilà jusqu'à cette heure ce que le Fils de Dieu choisit !

Représentez-vous cet enfant divin dans une misérable boutique, se ressouvenant de sa première demeure ; assis sur quelques planches, méditant sur le trône céleste qu'il a quitté ; — aujourd'hui spectateur de la méchanceté des hommes, lui jadis témoin de la sainteté du Père ; — voyant chaque jour des enfants rebelles à leurs parents dans son voisinage, lui qui toujours avait contemplé les anges obéissant à Dieu ! — Ici-bas des cris, des larmes, des colères attristent ses regards, réjouis naguère par des chants de séraphins et des sourires d'anges dans un ciel radieux. Il se rappelle ces légions qui volaient à ses ordres dans ces mondes tourbillonnant comme des grains de poussière dans l'espace ; ces couronnes des bienheureux jetées à ses pieds, ces encens des prières montant devant sa face, ces harpes d'or résonnant à sa gloire et surtout cet amour répandu dans tous les cœurs, ne faisant de tant d'êtres qu'une famille ; et cependant au milieu de ces souvenirs, lorsque Jésus aurait pu retourner dans sa céleste patrie, il choisit de rester dans ce misérable monde qu'il désire sauver.

Joseph et Marie étaient des parents pieux ; mais après tout ils étaient membres de la famille humaine. Ce qui nous est dit plus tard de Joseph montre que, comme nous, il pouvait oublier, et même oublier son enfant. Ce qui nous sera dit de Marie prouve qu'elle ne comprit pas toujours les plans de Dieu. Je ne veux ici blâmer ni Joseph ni Marie, mais vous faire remarquer qu'ils étaient du nombre de ces parents dont saint Paul nous dit qu'ils reprennent leurs enfants, non pas toujours selon le Seigneur, mais quelquefois selon leur volonté.

Eh bien ! malgré cela, Jésus leur était soumis ; le Fils de Dieu obéissait à un homme qui même n'était pas son père ; à une femme qui, dans l'éternité, devait être sa servante !

Que penser donc de ces enfants qui, sans être ni des dieux, ni des génies, ni même encore des hommes, se révoltent contre leurs parents ? qui vont à droite quand on leur dit d'aller à gauche, qui parlent quand on leur dit de se taire, qui se taisent quand on leur dit de répondre ? que penser de ces enfants désobéissants ?... Mais laissons là ces en-

fants, ce n'est pas d'eux, c'est de Jésus qu'il s'agit.

Ce Jésus qui obéissait à ses parents devait un jour commander au monde. Aussi nous est-il dit qu'il croissait en stature et en intelligence. En cela Jésus était comme tous les enfants; mais ici commence l'opposition : Jésus appliquait cette intelligence aux choses utiles; la plupart des enfants l'appliquent à des choses futiles ou mauvaises. Ainsi Jésus apprit à lire pour connaître la loi et les prophètes; d'autres l'apprennent pour dévorer des contes et des romans. Jésus avait reçu des leçons d'écriture à Nazareth pour tracer des caractères dans le temple; d'autres en reçoivent parce qu'on les y force, et encore leurs pages ne sont-elles souvent que du papier noirci.

Un dernier trait du caractère de Jésus enfant, c'est qu'il se rendait agréable à tout le monde. Jamais importun, mais toujours à sa place. S'il pouvait se rendre utile, on l'y trouvait toujours prêt, et, comme vous le verrez bientôt, même pour ce qui semblait au-dessus de son âge.

Se rendre agréable est une qualité si puissante pour se faire aimer, qu'en vérité, pour leur propre bonheur, les enfants devraient bien la rechercher. Mais qu'elle est rare ! et combien la disposition contraire est commune ! Il semble que certains enfants fassent tout ce qu'ils peuvent pour se rendre fatigants. Voulez-vous leur parler : ils ne vous écoutent pas ! Voulez-vous parler à d'autres ; ils se mettent à crier ! Demandez-vous du repos ; c'est précisément alors qu'ils font du tapage. Ils trouvent toujours un nouveau moyen de se rendre ennuyeux. Je veux vous raconter une anecdote qui vous fera comprendre l'impression qu'ils produisent sur toutes autres personnes que sur leurs parents.

Un jour on demandait dans un salon à un célibataire s'il aimait les enfants ?

— Beaucoup, répondit-il, quand ils crient et pleurent.

— Pourquoi donc alors ?

— Parce qu'alors on les emporte !

Mais j'en reviens à Jésus et je termine par un trait de sa vie à l'âge de douze ans.

Chaque année ses parents se rendaient à Jérusalem pour assister aux fêtes religieuses. Ils

y montaient en compagnie de leurs voisins, et revenaient de même. Cette année-ci Jésus était assez âgé pour se conduire lui-même. Ses parents en prirent donc moins de soin, et au terme de la fête ils se remirent en route, bien que l'enfant ne fût pas auprès d'eux; le croyant dans la société de quelques-uns de leurs amis, ils marchèrent sans le chercher; mais le soir, ne le trouvant pas, ils retournèrent jusqu'à Jérusalem. Là pendant trois jours, ils parcoururent les rues, les maisons d'amis sans le découvrir nulle part. Or, savez-vous où Jésus était allé? Précisément où vos parents ne seraient pas non plus venus vous chercher : dans le temple ! Et qu'y faisait-il ? assistait-il en curieux à quelque sacrifice de taureaux ou de génisses ? Écoutait-il les accords de la harpe des lévites accompagnant les psaumes de David ? Contemplait-il les trésors du sanctuaire ? Non, rien de tout cela. Jésus était allé s'asseoir au milieu des docteurs et là se mêlait à leurs entretiens ; il leur posait des questions, leur adressait lui-même des réponses. Tout le monde, docteurs et parents, était dans l'admiration ! Comment un enfant de douze ans qui

n'avait suivi ni le collège des prophètes, ni les leçons des grands prêtres, avait-il donc été instruit dans les saintes Ecritures ? C'est qu'il existe un maître plus capable que tous les docteurs ensemble ; un maître que Jésus avait souvent consulté ; un maître toujours prêt à écouter les questions d'un million d'élèves et capable de répondre à tous sans confusion ; un maître qui ne coûte rien, qui ne demande qu'à être appelé pour venir et qui enseigne aujourd'hui comme du temps de Jésus. Savez-vous quel est ce maître, mes amis ? c'est Dieu lui-même, consulté par la prière et répondant dans les cœurs par son Saint-Esprit. Voilà le professeur de Jésus et le vôtre.

Mais Marie, plus tendre pour son fils que soucieuse de science, lui fit un reproche d'avoir laissé ses parents dans la peine. « Pourquoi, lui dit-elle, en agir de la sorte à notre égard ? Voilà déjà trois jours que nous te cherchons dans la ville.

— Pourquoi me cherchiez-vous ? répond le Fils de Dieu. Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? »

La science de Jésus, à douze ans, dépassait

déjà celle de ses parents. Ils ne comprirent pas que le Fils de Dieu, Sauveur des hommes, voulait parler de son Père céleste et de la grande affaire que lui-même était venu accomplir, le salut des croyants. Aussi, sans rien répondre, se contentèrent-ils de méditer toutes ces choses dans leurs cœurs.

Oh ! mes jeunes amis, quand donc vous aussi donnerez-vous à méditer à vos parents sur vos paroles profondes, sur votre conduite sage?... Mais je crois que je vous ennuie en vous parlant de conduite et de sagesse, ce qui vous montre que ce n'est pas là précisément ce que vous aimez le plus ; je suis même persuadé que de toutes mes histoires, celle de Jésus, la plus intéressante, est justement celle qui vous intéresse le moins ! Vous aimez mieux Josias, brûlant les bocages ; David, tuant Goliath, que le Christ venant sauver le monde ! Nouvel indice que vous avez besoin du Sauveur dont vous n'aimez pas même à entendre parler.

— 170 —

trouvez tout ce que j'ai pu en dire
donne ici.
D'abord l'histoire de Joseph racontant ses
propres rêves, interprétant ceux des autres ;
passant d'un palais
dans un cachot, un cachot en un trône.

POST-SCRIPTUM

A MES JEUNES LECTEURS

Mes amis, en vous donnant l'histoire de dix des principaux enfants de la Bible, je n'ai pas prétendu épuiser le sujet ; tant s'en faut ! Il y aurait encore vingt biographies à faire. J'ai voulu seulement vous inspirer le désir d'aller puiser largement vous-mêmes à la source dont je ne vous apporte que quelques gouttes d'eau. En posant mon livre, simple parole d'homme, prenez donc la Bible, Parole de Dieu, vous y

trouverez cent et cent fois plus que je ne vous donne ici.

D'abord l'histoire de Joseph racontant ses propres rêves, interprétant ceux des autres ; passant d'un puits dans un palais, d'un palais dans un cachot, d'un cachot sur un trône !



Joseph racontant son rêve.

L'histoire de Samuel, enfant appelé trois fois dans la nuit, allant trois fois vers Héli, et

comprenant enfin que c'est Dieu qui le demande.



Samuel près d'Héli.

Celle d'un enfant, fils qui, malgré les recommandations de son père, les dons de sa

mère, n'en meurt pas moins comme vous mourrez vous-mêmes.



La mère d'Abija et le prophète Ahija.

Mais aussi l'histoire d'un enfant ressuscité par Elisée, comme aussi vous ressusciterez un jour.



Elisée ressuscitant le fils de la veuve.

Combien d'autres récits intéressants vous y
lirez encore : La jeune Juive captive près de
la femme de Naaman le Syrien.



La jeune captive près de la femme de Naaman le Syrien.

Joas soustrait seul à un massacre général,
emporté dans les bras de sa tante, caché par

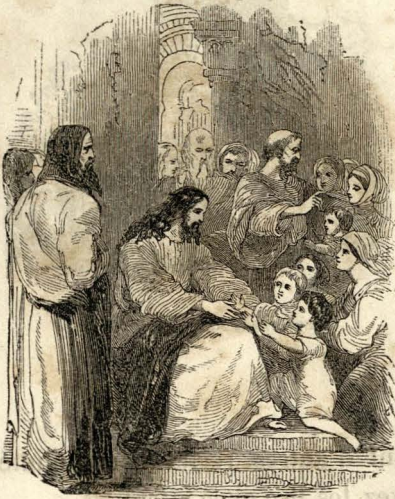
sa nourrice, instruit par le grand prêtre, et
proclamé roi par le peuple.



Joas arraché au massacre des princes.

Les petits enfants apportés par leurs mères

à Jésus pour recevoir sa sainte bénédiction.



Les enfants allant à Jésus.

La fille de Jaïrus à la porte de laquelle se

lamentent des musiciens, tandis que Jésus lui rend la vie.



Lamentations sur la fille de Jaïrus.

Et tant d'autres récits pleins d'intérêt, si vous savez les lire avec attention.

Toutefois, j'en conviens, ces biographies d'enfants sont jointes dans la Bible, à l'histoire de personnes de tous les âges, et vous aurez peut-être quelque peine à les y démêler. Engagez donc vos parents à bien vous guider dans ces lectures.

— Mais ils n'en ont pas le temps ?

— Dans ce cas, je n'ai plus qu'un conseil à vous donner : lisez les *Scènes bibliques*, où j'ai déjà raconté les histoires qui ne sont pas dans ce volume ; vous y comprendrez tout, je l'espère, sans aucune explication.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Caïn	5
Ismaël	49
Moïse	33
David	49
Josias	67
Daniel	81
L'Enfant prodigue	99
Le jeune et riche seigneur.	145
Timothée	133
Jésus	151
Post-Scriptum	169

